

Entre réformisme et abolitionnisme : étude de l'hétérogénéité des associations de défense des animaux de consommation et des stratégies de résilience des associations "pro élevage" dans un champ à dominante antispéciste

Pauline Di Nicolantonio

▶ **To cite this version:**

Pauline Di Nicolantonio. Entre réformisme et abolitionnisme : étude de l'hétérogénéité des associations de défense des animaux de consommation et des stratégies de résilience des associations "pro élevage" dans un champ à dominante antispéciste. Science politique. 2014. dumas-01112531

HAL Id: dumas-01112531

https://dumas.ccsd.cnrs.fr/dumas-01112531

Submitted on 3 Feb 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Vous allez consulter un mémoire réalisé par un étudiant dans le cadre de sa scolarité à Sciences Po Grenoble. L'établissement ne pourra être tenu pour responsable des propos contenus dans ce travail.

Afin de respecter la législation sur le droit d'auteur, ce mémoire est diffusé sur Internet en version protégée sans les annexes. La version intégrale est uniquement disponible en intranet.

SCIENCES PO GRENOBLE
1030 avenue Centrale – 38040 GRENOBLE
http://www.sciencespo-grenoble.fr

INSTITUT D'ETUDES POLITIQUES DE GRENOBLE

Master Organisations Internationales

Pauline DI NICOLANTONIO

Entre réformisme et abolitionnisme : étude de l'hétérogénéité des associations de défense des animaux de consommation

et des stratégies de résilience des associations « pro élevage » dans un champ à dominante antispéciste



Mémoire de stage de fin d'études
2013-2014
Sous la direction de M Franck PETITEVILLE

INSTITUT D'ETUDES POLITIQUES DE GRENOBLE

Master Organisations Internationales

Pauline DI NICOLANTONIO

Entre réformisme et abolitionnisme : étude de l'hétérogénéité des associations de défense des animaux de consommation

et des stratégies de résilience des associations « pro élevage » dans un champ à dominante antispéciste



[1]

Mémoire de stage de fin d'études
2013-2014
Sous la direction de M Franck PETITEVILLE

[1] Capture d'écran prise à partir d'un épisode de *South Park* « Le Veau c'est rigolo ». Voir analyse et référence en annexe X.

Avertissement

Ce travail a été effectué suite au stage à la Protection Mondiale des Animaux de Ferme, sous la direction de Jessica MANICHON, coordinatrice projet et Ghislain ZUCCOLO, directeur de l'association ainsi que de Franck PETITEVILLE, directeur de mémoire, professeur et coresponsable du master « Organisations Internationales » à l'Institut d'Etudes Politiques de Grenoble.

This analysis has been undertaken in the wake of the internship at PMAF under the direction of the internship supervisors Jessica MANICHON, project coordinator and Ghislain ZUCCOLO, organization executive director and Franck PETITEVILLE, thesis supervisor, co-director and professor for the International Organizations master's degree, IEPG.

Cette analyse ne représente que l'opinion personnelle de son auteur et ne peut en aucun cas être attribuée à la PMAF où se stage à eu lieu.

The analysis expresses the personnel opinion of its author and cannot be attributed to the organization PMAF where the internship took place.

« Celui qui désespère des évènements est un lâche, mais celui qui espère en la condition humaine est un fou »
Albert Camus

Remerciements

Un très grand merci à :

Franck Petiteville, qui a accepté de suivre mon travail.

Ghislain Zuccolo, pour m'avoir permis de réaliser ce stage très formateur, aussi bien sur le plan humain que professionnel, au sein de son association.

Michèle Cochet, pour avoir pris soin de me relire.

Toute l'équipe de la PMAF et aux habitants de Vauquois, qui m'ont si bien accueilli.

Merci particulièrement à :

Jessica, pour la justesse de son raisonnement et la force de ses convictions.

Lia, la meilleure des colocs…et la plus bavarde aussi !

Pascal, pour tout ce qu'il m'a appris sur les animaux, qu'ils soient morts ou vivants.

Sebastien (mais avec modération sous peine de laisser faire croire qu'on s'entend bien).

A mon père et à Jo, à qui je dois tout, encore une fois.

Sommaire

Introduction.....5

Chapitre I - Des divergences théoriques et de ses conséquences sur la nature des associations de protection des animaux d'élevage 15

Section I : La prégnance du discours éthique au sein de la mouvance.....15
Section II : Abolitionnistes versus réformistes, ou comment les associations opèrent des choix théoriques différents face à une même réalité.....22

Chapitre II - Scandalisation ou expertise ? Analyse d'un recours à des répertoires d'actions variés.....32

Section III : Des modalités d'actions communes aux Nouveaux Mouvements Sociaux…….....32
Section IV : Des choix stratégiques en terme d'action divergeant selon les structures ……42

Chapitre III - Etre réformiste dans un monde à dominante abolitionniste et de ses conséquences stratégiques à travers le cas de la PMAF.....49

Section V : Un choix logique aux vues du cadre fondateur et des orientations ultérieures de la PMAF.....49
Section VI : Les réminiscences de l'abolitionnisme : tentation toujours présente, obligation fonctionnelle ou conception sur le déclin ?.....56

Conclusion.....64

Bibliographie.....67

Annexes.....71

Introduction

« *On n'a pas deux cœurs, l'un pour l'homme, l'autre pour l'animal. On a du cœur ou on n'en a pas* »[2].

Cette maxime, attribuée au poète romantique Alphonse DE LAMARTINE, est couramment retrouvée comme slogan au sein des manifestations menées par les mouvements de protection animale afin de contrecarrer l'idée selon laquelle les militants pour la cause animale sont opposés à toute revendication humanitaire. Force est donc de constater qu'étudier les différentes perceptions que l'homme projette sur l'animal revient à s'intéresser à l'homme et aux différentes modalités de construction identitaire induites par une vision de l'animal qui diverge selon les groupes sociaux. Ainsi, un chasseur ne concevra pas sa relation à l'animal de la même manière qu'un homme politique, un végétarien, un artiste ou un « *animalitaire* »[3].

A cette divergence de perception de l'animal selon les groupes sociaux se superpose une différence entre espèces. Pour reprendre l'exemple que nous avons évoqué ci-dessus nous pouvons postuler sans craindre de se tromper trop lourdement que le chasseur ne considérera pas de la même façon son chien, le gibier qu'il est en train de chasser, la barquette de viande en supermarché, le hamster de sa fille et l'ours polaire qu'il verra dans un documentaire à la télévision. Cette complexité peut être résumé par la catégorisation opérée par Francis WOLFF lorsqu'il indique que nous sommes face à « […] *une division morale tripartite des animaux : les animaux de compagnie auxquels nous lient des relations affectives et directement individualisées, les animaux « de rente » auxquels nous lient le contrat de domestication et des relations individualisables, et les animaux sauvages auxquels ne nous lie aucune relation individualisable, mais seulement un rapport à l'espèce, en tant que constituant de la biosphère.* »[4].

[2] LAMARTINE Alphonse de, in TRAÏNI Christophe, *La Cause animale, 1820-1980, essai de sociologie historique*, p109
[3] Néologisme inventé par HEMINGWAY afin de définir les militants s'intéressant à la cause animale, en écho aux « humanitaires » œuvrant pour des préoccupations directement liées aux besoins humains. In DIGARD Jean-Pierre, «Raisons et déraisons. Des revendications animalitaires », Essai de lecture anthropologique et politique, *Pouvoirs.*
[4] WOLFF Francis, « Des conséquences juridiques et morales de l'inexistence de l'animal », *Pouvoirs*, p143

Etudier la protection animale est donc en ceci particulier qu'il nécessite un cadrage précis du sujet évoqué. Une association d'aide aux chats des rues divergera fortement d'une organisation luttant contre le braconnage des tigres ou d'une structure prônant le bien être des animaux d'élevage, que ce soit dans son fondement idéologique, dans les modes d'action employés ou dans le profil de ses militants.

Afin de mieux comprendre l'hétérogénéité des organisations de protection animale il convient d'opérer un bref retour historique. Nous nous inspirerons en cela majoritairement des écrits de Christophe TRAINI[5].

En France pendant longtemps la posture cartésienne de « l'animal machine », couplée à la vision chrétienne plaçant l'homme au centre de l'univers, fut dominante dans l'opinion publique. Cette perception permis, entre autre, de justifier l'exploitation animale à différentes fins. Afin de mieux comprendre la prégnance de ces représentations de l'animal en tant qu'objet, ou être inanimé dont on peut user librement, Jean-Pierre DIGARD rapporte un propos qu'aurait tenu MALEBRANCHE à une dame, choquée de l'avoir vu battre son chien : « *Pourquoi le plaindre? Ce que vous prenez pour des gémissements ne sont que des grincements de poulies à l'intérieur d'un mécanisme* »[6]. Avec COPERNIC et DESCARTES l'animal est soit dominé par son instinct sauvage, soit entièrement maitrisé par l'homme : dès lors la domestication est perçue favorablement dans le sens où elle le civilise, elle l'élève. Selon Dominique LESTEL « *dans les pays occidentaux, l'être humain a toujours été considéré comme le centre du monde et les animaux eux étaient perçus comme périphériques*»[7]. Il n'est donc guère étonnant que les premiers mouvements de protection animale naissent de préoccupations anthropocentrées.

Cela explique pourquoi, historiquement, les premières organisations créées dans le but de contenir la souffrance animale accompagnent le mouvement sociétal plus général de hausse du seuil de sensibilité à l'égard de la mort et de la violence. Le sociologue Norbert ELIAS[8], dans son ouvrage sur le processus de civilisation, analyse comment la noblesse qui fixe les règles de bonne conduite en société, se voit contrainte de se distinguer, non plus par ces faits d'armes -du fait du recul des conflits-, mais par la diffusion des « bonnes manières »,

[5] TRAINI, *La Cause animale op cit.*
[6] In DIGARD Jean-Pierre, *L'homme et les animaux domestiques anthropologie d'une passion,* Fayard
[7] LESTEL Dominique, « L'Homme devant l'animal : observer une autre intelligence », in DESPRET V, LEFEBVRE L, LESTEL D, Ce que nous apprennent les animaux, Paris, *Esprit*, p116
[8] ELIAS Norbert, *La Civilisation des Mœurs,* (1973)

en cela rapidement imité par la bourgeoisie dans son désir d'ascension sociale. Ce mouvement intègre la relation que l'homme entretien avec l'animal puisque les premières mobilisations en leur faveur visent à réduire leur surpopulation en ville, surpopulation qui entraîne des désagréments en termes d'odeur et de maladies. Cette évolution touche aussi les animaux de consommation puisque le sociologue indique : « *Alors que la norme de départ considérait la vue d'une bête tuée et son dépeçage sur la table comme agréable ou au moins nullement déplaisante, l'évolution s'oriente vers l'autre norme qui postule qu'on oublie surtout autant que possible qu'un plat de viande a quelque rapport avec l'animal mort* »[9]. L'impulsion sous-jacente à ces premières préoccupations n'est donc pas de réduire la souffrance ou la mort des animaux, mais de ne pas montrer ces actes en public dans un but de pacification des mœurs. Ainsi, le bulletin de la Société Protectrice des Animaux (SPA) de 1876 reprit la gravure en quatre planches de William HOGARTH[10] qui établit un lien cause-conséquence direct entre la violence faite envers les animaux durant l'enfance qui mène à la violence à l'égard des hommes à l'âge adulte. Illustrations de la hausse du seuil de sensibilité, en 1809 les premiers abattoirs sont créés afin d'écarter de la sphère publique la mise à mort et en Angleterre de nouveaux mots sont inventés afin de distinguer l'animal et la viande qui s'y rapporte (« pig » devient « pork » etc.). C'est l'abaissement du seuil de tolérance vis-à-vis de la violence qui explique en grande partie pourquoi les premières lois en matière de protection animale sont cantonnées aux atteintes faites aux animaux dans l'espace publique.

Naissant dans les plus hautes sphères des sociétés occidentales, les premières associations de protection animales sont aussi fortement influencées par la Society for the Prevention of Cruelty to Animals, association anglaise créée en 1824 et que le parrainage par la Reine Victoria en 1840 transforma en la toujours existante Royal Society for the Prevention of Cruelty to Animals (RSPCA). La SPA française a été impulsée par mimétisme en 1845 et bénéficia de contributions financières de la RSPCA, ce qui permet à TRAINI de préciser que, dès son origine, la protection animale se présente sous les traits d'une mobilisation de nature transnationale[11]. Cependant, on observe des différences entre les deux organisations. Alors que la RSPCA lutta afin de faire passer une loi avant-gardiste contre les mauvais traitements

[9] In TRAINI, *La Cause animale , op cit.* p171
[10] HOGARTH William, *The Four stage of cruelty*, 1751, voir reproduction en annexe I.
[11] TRAINI, *La Cause animale op cit.*

sur le bétail, l'équivalent français intitulé loi Grammont[12] se cantonne aux seuls animaux de compagnie. Cela peut s'expliquer par la composition de l'association française. Regroupant une proportion importante de vétérinaires, la promotion de la zootechnie, indispensable aux progrès de l'élevage du bétail, est plus forte en France qu'au Royaume Uni où les végétariens tout comme les protestants prônant l'ascétisme sont plus nombreux. Commence alors à poindre une différence de perception de l'animal d'élevage entre ces deux pays, différence exacerbée à travers la promotion de la part de la SPA française de banquets hippophagiques[13].

A travers les premières luttes des associations de protection animales occidentales, on voit donc bien la prégnance de l'anthropocentrisme. Ainsi, au XIXème siècle si l'animal quitte le statut de bête sauvage, cela se traduit, en droit, par sa classification comme bien mobilier. L'animal en tant que tel n'existe pas : il ne se définit que par rapport à l'homme. C'est dans cette optique que l'on interdit la publicité de la cruauté envers les animaux jugeant qu'elle porte atteinte à la sensibilité humaine. Les agissements des premières associations de protection animale contribuent, quant à eux, à renforcer la dichotomie animaux « utiles » versus animaux « nuisibles », perception déjà instillée depuis l'enfance avec la diffusion, dans le cadre scolaire, de livres comme Les Martyrs du travail, le cheval, l'âne, le mulet, le bœuf. Notions de médecine vétérinaire. Animaux utiles et nuisibles à l'agriculture[14].

Outre son anthropocentrisme, ce qui caractérise la SPA (première association de protection animale française) à ses origines était la composition de sa base militante. En effet, ce n'était pas une organisation de masse, puisqu'elle fut longtemps cantonnée à une petite base éclairée dont la défense animale n'intervenait que comme un moyen en vue d'autres fins (pacification de la société, préoccupations sanitaires, rétributions symboliques des membres via un sentiment d'appartenance à une même catégorie sociale et à une cause commune etc.). Ce n'est qu'au début du XXème siècle que l'association va opérer un tournant avec la prise en compte naissante de la souffrance animale en tant que telle et la démocratisation de sa base militante.

[12] « *Seront punis d'une amende de cinq à quinze francs, et pourront l'être d'un à cinq jours de prison, ceux qui auront exercé publiquement et abusivement des mauvais traitements envers les animaux domestiques* », Loi Grammont, 2 juillet 1850

[13] Aussi étonnant que cela puisse paraître la SPA a promu très activement la consommation de viande de cheval dans les années 1856 afin de réguler le marché et de mettre fin au commerce clandestin. Partant de l'idée que les conditions de mise à mort sont davantage respectueuses du bien-être animal an abattoir que chez l'équarisseur, la SPA va même jusqu'à organiser ces propres banquets hippophagiques avant que l'ordonnance de 1866 réglemente la vente de viande de cheval et mette fin à ces pratiques.

[14] ROCHE 1882, in TRAINI, *op cit.*

En effet, plusieurs éléments font évoluer la protection animale à l'aube du XXème siècle. Tout d'abord, on assiste à la publication de textes éthiques et philosophiques questionnant le rapport qu'entretient l'homme et l'animal. En 1886, Henry SALT publia En défense du végétarisme dans le journal de la Vegaterian society, suivi du texte Les Droits des animaux considérés dans leur rapport avec le progrès social parut en 1892 et aujourd'hui considéré comme l'un des textes précurseurs de la pensée antispéciste[15]. Proche de George Bernard SHAW et du Mahatma GANDHI, Henry Stephens SALT créa l'Humanitarian League avec le sentiment que la compassion pouvait être le ressort commun à de nombreuses luttes. Ainsi, la Ligue avait aussi bien pour mission de combattre la peine de mort que de promouvoir le respect de l'animal. Selon SALT, susciter la compassion ne va pas à l'encontre de l'adoption d'un raisonnement logique mais lui est complémentaire. Ainsi l'appel aux sentiments a le mérite de permettre d'élargir le combat au nom de valeurs universelles et n'est donc pas à renier. Selon SALT, les mauvais traitements envers les humains et envers les animaux possèdent les mêmes ressorts : il ne serait donc pas utile de séparer ces deux combats qui reposent sur le même fondement moral. Dans ce début de XXème siècle, au nom du « *nivellement de la compassion* »[16] on assiste de plus en plus à l'élargissement des revendications humanitaires au monde animal. Cette dynamique atteint également le domaine politique où certaines personnalités, notamment au sein des républicains laïques comme Jean JAURES[17] ou Emile ZOLA[18], sont amenées à plaider en faveur de la cause animale.

Ensuite, cette nouvelle préoccupation pour la souffrance animale en tant que telle peut s'expliquer par une évolution des sensibilités, accompagnée en cela par de nombreux auteurs romantiques, ainsi que par le nombre de plus en plus important d'animaux domestiques au sein des foyers. Certes, auparavant, il n'était pas rare de voir des familles posséder un ou plusieurs chiens, cependant, ils avaient une utilité et étaient le plus souvent utilisés pour la chasse. Or, la possession d'animaux de compagnie par la bourgeoisie, en imitation de la noblesse, initie un rapprochement et l'instauration d'un rapport d'une autre nature entre l'homme et l'animal. Opérant une distinction plus importante que la noblesse entre vie privée et vie publique, les chiens détenus dans les foyers bourgeois sont désormais associés à l'intime, et revêtent une fonction d'animaux domestique, d'ornement. Ce faisant, un nombre

[15] Pour une définition complète de l'antispécisme voir section II.
[16] TRAINI, *ibidem*, p114
[17] Il fait entre autre partie de la revue « L'Ami des bêtes » tout comme Emile ZOLA.
[18] ZOLA Emile, « L'amour des bêtes », *Le Figaro*, p. 85-97

croissant de femmes commence à s'investir pour la cause animale. Ce sont, par exemple, les femmes de la haute et moyenne bourgeoisie, qui, les premières, initièrent les luttes antivivisectionnistes et l'on assiste à un changement de mandat des associations de protection animale déjà existantes dû au turn over du personnel et à sa féminisation. Ainsi, la SPA, en s'ouvrant aux femmes, puis aux couches populaires, perd progressivement sa base « éclairée » et « savante » ce qui entraine un changement de politique, et Christophe TRAINI d'en conclure que : « *La priorité accordée au sort des animaux d'affection amorce indissociablement une féminisation de la protection animale qui, jusqu'à nos jours, ne cessera de s'intensifier* »[19]. La SPA passe alors progressivement de la thématique équine et bovine à celle des animaux de compagnie, focus qui perdure encore aujourd'hui. Pour reprendre la division de F. WOLFF on peut expliquer que l'attention prédominante accordée aujourd'hui aux animaux de compagnie au détriment des animaux d'élevage ou aux animaux sauvages dans le champ de la protection animale, prend sa source dans l'évolution historique du mouvement. Sa féminisation de fait est renforcée, dans les représentations sociales, par « *l'amalgame femme/instabilité émotionnelle montr*[ant] *combien sont puissantes les dichotomies idéologiques nature/culture, sentiment/raison et privé/public* »[20]. L'omniprésence des chiens, chats et NAC[21] au sein des foyers achève de démocratiser les associations de protection des animaux de compagnie et la seule SPA revendique pas moins de 58 000 membres actuellement. Depuis la fin du XXème siècle, se produit un mouvement de fond très important envers les animaux de compagnies puisqu'en moyenne ce n'est pas moins de 530 associations qui sont créées par an[22]. Si ces mouvements peuvent, ponctuellement, être le relais de lutte en faveur des animaux de rente ou des animaux sauvages, il est important de souligner quelles diffèrent, historiquement et sociologiquement, des associations de protection des animaux de consommation ou des animaux sauvages. Notons que cette dernière catégorie de lutte est relativement récente puisqu'elle s'est construite en lien avec la problématique écologique naissant dans la seconde moitié du XXème siècle et a bénéficié de la diffusion croissante de reportages animaliers afin de faire passer son message en faveur de la préservation de la faune sauvage.

[19] TRAINI, *op cit.*, p132
[20] LIZET B, RAVIS-GIORDANI G (dir), *Des Bêtes et des hommes, le rapport à l'animal : un jeu sur la distance*, Editions du Comité des Travaux historiques et scientifiques, p370
[21] Nouveaux Animaux de Compagnie (rongeurs, lapins, oiseaux mais aussi animaux exotiques comme les reptiles).
[22] TRAINI, *op cit.*

Nous avons donc vu qu'historiquement la cause animale s'est construite à l'échelle européenne autour d'une préoccupation anthropocentrée, avec la particularité française d'avoir été influencée par la pensée et les mouvements anglo-saxons tout en restant fidèle à la tradition cartésienne. Son glissement, fin XIXème début XXème, vers une considération croissante de l'animal en tant qu'être vivant sensible est marqué par une division entre espèces. Alors qu'auparavant il convenait de réduire –ou du moins de cacher- la maltraitance envers tout type d'êtres vivants, la protection animale devient désormais majoritairement tournée vers les animaux domestiques et l'appel au registre des émotions devient un levier majeur de sensibilisation. Le monde de la protection animale est donc aujourd'hui très hétérogène car il regroupe des domaines d'actions variés (abandon des animaux de compagnie, fourrure, vivisection, braconnage, élevage intensif, chasse, corrida etc.) ce qui explique que la plupart des petites associations de protection animale se focalisent sur une thématique particulière et qu'un fervent militant contre l'abandon des chiens puisse manger des nuggets dans un fast-food sans se poser de questions. DIGARD explique cette dissonance par ce qu'il nomme un « effet de compensation ». Selon cet auteur, afin de pouvoir continuer à manger certains animaux sans éprouver de sentiment de culpabilité, l'homme surprotège certaines espèces. Dans cette conception, les animaux de compagnie revêtiraient une fonction rédemptrice, puisqu'en focalisant son attention sur les chiens, chats et autre lapins de compagnie l'homme dévaloriserait les animaux utilitaires afin de continuer à s'en servir sans remord.

De cette analyse, nous pouvons retenir que la préoccupation pour les animaux de rente / de consommation / d'élevage[23] diffère sensiblement de la préoccupation pour les animaux sauvages ou domestiques, même si certains militants peuvent être amenés à s'investir pour ces trois causes.

La question du bétail, comme nous l'avons vu, originellement incluse dans la protection animale pour des raisons anthropocentrées, fut par la suite oubliée des luttes des associations concernées. Elle revint à l'agenda dans la seconde moitié du XXème siècle avec les premiers lanceurs d'alertes anglo-saxons tels HARRISSON. Ce dernier écrivit le livre choc sur l'industrialisation de l'élevage, Animal machine, qui, pour la première fois, prend en

[23] Pour les commodités de l'analyse nous usiterons indifféremment les termes animaux d'élevage / de consommation / de rente tout en sachant que certaines associations (de libération animale notamment) refusent d'être classées comme association de protection des animaux d'élevage dans le sens où elles condamnent la pratique même de l'élevage. Voir chapitre I.

compte le bien-être des animaux d'élevage. L'importance de la philosophie anglo-saxonne est un facteur explicatif majeur pour expliquer l'essor mais aussi le positionnement idéologique des associations de protection animale dans le domaine des animaux de consommation. L'un des autres ressorts explicatifs à l'engagement en faveur de la protection du bétail réside dans les nouvelles conditions d'élevages, de transport et d'abattage liées à l'industrialisation et à la mondialisation et jugées, par les militants, comme des actes immoraux qu'il est impératif de condamner. Nous entendons par élevage industriel le « *système de production intensive et industrialisée dans lequel les animaux –souvent rassemblées par dizaine voir par centaine de milliers –sont génétiquement manipulés, contraints à une mobilité réduite et nourris à l'aide d'aliments non naturels […] Dans le monde, ce sont environ 450 milliards d'animaux terrestres qui sont désormais élevés industriellement chaque année* »[24].

Né dans les années 1920 aux Etats Unis, les premières chaines d'abattage et les premiers élevages industriels se sont peu à peu diffusés dans le monde entier pour des raisons essentiellement liées à une logique économique. Pour faire face à la demande croissante de viande, mais également pour réduire les couts de production, les animaux sont sélectionnés génétiquement dans le but de produire beaucoup et rapidement. Les conditions d'élevage industriel nuisent au bien-être animal dans le sens où les animaux sont concentrés en grand nombre sur des surfaces insuffisantes et dans des conditions ne répondant pas à leurs besoins naturels (absence de litière, séparation hâtive de la mère et des petits, alimentation inappropriée voir gavage, obscurité etc.). Ce faisant, ils développent des comportements indésirables et nuisibles allant du stress au cannibalisme. Afin d'y pallier, les éleveurs usent de traitements antibiotiques ou réalisent certaines opérations nuisibles à l'animal. Par exemple, afin de prémunir les agressions entre porcs du fait de la promiscuité des individus en élevage industriel, les éleveurs réalisent une coupe partielle de la queue et une castration à vif sans anesthésie ainsi que la section des canines supérieures du porcelet[25]. D'après Jocelyne PORCHER, le rapport traditionnel entre l'éleveur et ses animaux comprenant une dimension aussi bien économique que morale s'est considérablement modifié depuis l'industrialisation de l'élevage. Elle affirme que « *depuis les années 50 en France et de façon moins évidente depuis le milieu du XIXème siècle quant a émergé le projet d'industrialisation de l'élevage c'est-à-dire la volonté de faire de l'élevage industriel un ensemble d'activités rentables*

[24] SAFRAN FOER Jonathan, *Faut-il manger les animaux ?*, éditions de l'Olivier, p48-49
[25] Source : PMAF. Site « Le Bonheur est dans la paille », [en ligne], consulté le 21/07/2014 in http://paillassonlecochon.com/

inscrites dans l'économie industrielle, l'affirmation de ce primat s'est appuyé sur la construction d'un statut de l'animal d'élevage réifié et sur le déni du lien entre éleveurs et animaux »[26]. Or, aujourd'hui, ce type de production est dominant dans le monde. En France ce sont 82 % des volailles, 90% des cochons et 99 % des lapins qui sont issus d'élevages industriels. Or, 60 milliards d'animaux sont abattus dans le monde chaque année et la FAO indique que ce chiffre pourrait être porté à 110 milliards d'ici à 2050[27].

Nous avons donc choisi de nous intéresser aux associations occidentales de protection animale dans le domaine de la production et de la consommation pour plusieurs raisons. D'une part, il s'agit d'une thématique récente et en plein essor du fait de l'industrialisation de l'élevage. De plus en plus d'organisations et de mouvements se créent afin d'obtenir des méthodes de production plus décentes pour les animaux et/ou prôner la diminution voir l'arrêt de la consommation de viande et de poissons. D'autre part, parce que sa mise à l'agenda revient épisodiquement au gré de scandales sanitaires ou environnementaux (affaire de la vache folle, de la viande de cheval etc.). Etudier les mouvements de défense des animaux de consommation impliquera donc nécessairement des détours et des liens avec les autres domaines de protection animale, avec des interrogations sur la modernité et la globalisation des modes de production mais ne s'y réduira pas car ils constituent un objet d'étude en tant que tel. Enfin, dans le monde de la protection des animaux d'élevage, nous pouvons constater une grande diversité de mouvements et d'associations aussi bien par le répertoire d'action utilisé que dans la nature même des revendications. Par exemple, la Protection Mondiale des Animaux de Ferme (PMAF) lutte pour une meilleure prise en compte du bien-être animal au sein des élevages, tandis que l'Association Végétarienne de France (AFV) prône une alimentation non carnée et adopte une position anti-élevage, et que d'autres mouvements comme le Front de Libération Animale (Animal Liberation Front en anglais) vont plus loin encore en impulsant des actions directes et illégales dans le but de libérer les animaux des élevages ou de situations d'exploitation.

Dès lors, nous pouvons nous demander **comment l'on peut expliquer l'hétérogénéité des associations de protection animale luttant pour une meilleure reconnaissance des**

[26] PORCHER Jocelyne, « L'Esprit du don : archaïsme ou modernité de l'élevage ? Elevage pour une réflexion sur la place des animaux d'élevage dans le lien social », *Revue du MAUSS*, p245

[27] LAPLACE Manon, « Viande : 10 chiffres chocs que vous ignorez surement », Bioalaune.com, http://www.bioalaune.com/fr/actualite-bio/12461/viande-10-chiffres-chocs-vous-ignorez-surement

animaux d'élevage. Ces divergences sont-elles sources de problèmes pour certaines structures ou répondent-elles à un réel besoin ?

Nous constaterons, dans un premier temps, que les divisions au sein de la mouvance résultent de choix philosophiques radicalement différents face à une même réalité (chapitre I). De ce positionnement fondateur découle des modalités d'actions diverses pouvant accentuer ou réduire les scissions théoriques déjà existantes (chapitre II). Enfin nous verrons, à travers notre étude de cas, que, dans le panorama des associations de défense des animaux d'élevage la position réformiste peut s'avérer difficile à tenir (chapitre III).

Chapitre I. Des divergences théoriques et de ses conséquences sur la nature des associations de protection des animaux d'élevage

La plupart des associations de protection des animaux d'élevage se retrouve fortement déterminées par le corpus théorique qui le fonde (section I). Or nous pouvons constater la présence d'un clivage majeur entre organisations de défense des animaux de consommation selon le choix théorique opéré initialement (section II).

Section I : La prégnance du discours éthique au sein de la mouvance

« *Les français ont déjà découvert que la noirceur de la peau n'est nullement une raison d'abandonner sans recours un être humain au caprice d'un tourmenteur, on reconnaitra peut être un jour que le nombre de jambes, la pilosité de la peau ou la terminaison de l'os sacrum sont des raisons tout aussi insuffisantes d'abandonner un être sensible au même destin. Qu'y a-t-il d'autre qui oblige à tracer la ligne infranchissable ? Est-ce la faculté de raisonner, ou peut être la faculté de discourir ? Mais un cheval ou un chien adulte et au-delà de toute comparaison un animal plus raisonnable mais aussi plus susceptible de relations sociales qu'un nourrisson d'un jour ou d'une semaine, ou même d'un mois* […] *La question n'est pas « Peuvent-ils raisonner ? » ni « peuvent-ils parler ? » mais « peuvent-ils souffrir ? »*[28]

Ainsi, Jeremy BENTHAM, l'un des pères de l'utilitarisme moderne avait inclut, dans sa réflexion philosophique, la place de l'animal et son rapport avec l'homme. En effet, ce dernier n'opère pas de distinction entre souffrance humaine et animale. De là en découle une série de préceptes visant à prévenir toute douleur, quelle que soit la victime des mauvais traitements. Les partisans de la théorie utilitariste en matière de protection animale adoptent, de fait, le plus souvent un régime alimentaire végétarien ou végétalien[29], jugeant que la mise

[28] BENTHAM Jeremy, *An introduction to principles of morals and legislation* 1789 ch17, section 1, London, 1947, p411-412 in VILMER, *Anthologie d'éthique animale*, p109

[29] Un végétarien ne consomme pas de chair animale (viande et poisson notamment). Une personne végétalienne, quant à elle, exclut de son régime alimentaire tout ce qui est animal ou d'origine animal (lait, œufs, miel etc.). Enfin, les individus se

en balance de la souffrance liée aux conditions d'élevage puis d'abattage des animaux de rente est d'un intérêt supérieur à celui du plaisir gustatif engendré par la consommation de chair animale.

Cependant, si l'homme s'est de tout temps posé des questions sur son rapport avec l'animal et la nature, il n'y a pas de position hégémonique au sein de l'éthique animale et l'on assiste à la cohabitation de théories diverses aujourd'hui encore. Si l'utilitarisme benthamien a connu un certain succès et a pu être repris et réactualisé par des philosophes anglo-saxons tels que Peter SINGER, il existe d'autres courants de pensée qui s'intéressent à la relation homme/animal.

Avant de développer brièvement les principales postures philosophiques, élément indispensable pour comprendre la diversité des associations de protection des animaux d'élevage aujourd'hui, il nous paraît nécessaire de clarifier ce que nous entendons par le terme d'éthique animale. En nous reportant à la définition de VILMER[30] nous pouvons définir l'éthique animale par le domaine de pensée qui se préoccupe de la façon dont l'homme traite, ou devrait traiter, les animaux. Elle se différencie en cela des préoccupations cherchant à savoir s'ils sont dotés d'une conscience ou d'une âme, puisqu'elle tend à exclure dans son raisonnement toute comparaison entre l'homme et les animaux[31].

L'éthique animale, bien que jamais posée en ces termes, est un domaine ancien puisque les grecs avaient déjà établis des rapports complexes avec les animaux. Ainsi le terme « *Adikia* » signifiait le tort qu'un homme fait envers un être vivant. Certains penseurs, comme PYTHAGORE, qui refusait le sacrifice, ou PORPHYRE, qui fut le premier à indiquer que la souffrance des animaux devait être un élément à prendre en considération dans bon nombre de choix de la vie quotidienne, ont déjà posé les premières bases de l'éthique animale « moderne »[32]. Cependant, la posture aristotélicienne portait un autre regard sur la relation homme-animal, puisqu'Aristote fut le premier auteur à postuler que l'homme était un être civilisationnel. Dès lors, il construit sa théorie par opposition aux bêtes ce qui l'amènera à écrire qu'il faut « *soit accepter de faire preuve d'injustice à l'égard des animaux soit perdre la civilisation* ». Notre rôle n'est évidement pas de faire ici un historique de la philosophie en matière d'éthique animale, mais il nous semblait pertinent de noter que, dès l'Antiquité se

---

revendiquant comme étant des « vegan » sont des personnes qui refusent toute exploitation animale. Elles sont donc végétaliennes, ne portent pas de cuire, n'achètent pas de produits testés sur les animaux etc.

[30] JEANGENE VILMER Jean-Baptiste, *Anthologie d'éthique animale, op cit.*

[31] Les réflexions morales sont alors élaborées à partir du seul fait que l'animal est un être sensible (au détriment de tout jugement sur l'éventuelle capacité de l'animal à raisonner ou à avoir conscience de lui-même et d'autrui).

[32] L'expression « éthique animale » compris dans son sens actuel a été instaurée au XXème siècle.

dessine un rapport « eux » versus « nous » tendant à l'instauration d'une relation de dominance envers les animaux[33].

Depuis le dernier quart du XXème siècle, la philosophie anglo-saxonne en matière d'éthique animale s'est fortement développée, ce qui n'est pas sans lien avec l'essor d'associations de protection des animaux d'élevage à cette même époque. Loin d'être homogène, l'éventail des différents courants de pensée est large puisqu'il inclut l'utilitarisme, le déontologisme, la théorie des droits, l'intuitionnisme, le pragmatisme, l'éthique du care ou encore l'approche par les capacités. Notre étude consiste à savoir ce qui peut expliquer l'hétérogénéité des associations de protection des animaux de rente, nous allons donc regrouper ces mouvements de pensée selon leurs conséquences en termes d'action militante.

Tout d'abord, il convient de nous intéresser aux principales réflexions pouvant mener à une position abolitionniste. La plus connue d'entre elle est l'utilitarisme transposée, dans le domaine de l'éthique animale, par Peter SINGER à travers son ouvrage, Animal Liberation, parut en 1975 et qui est, aujourd'hui encore, considéré comme une référence incontournable dans le milieu militant. Selon le philosophe anglo-saxon, les hommes et les animaux se rejoignent en se qu'ils partagent une même égalité de considération des intérêts. Certes, l'homme et l'animal ne sont pas égaux de fait, cependant, de droit, l'homme peut librement décider d'obéir à cette égalité prescriptive consistant à dire qu'un « *intérêt est un intérêt quel que soit l'être dont il est l'intérêt* »[34]. SINGER souligne qu'une égalité de considération ne mène pas à une égalité de traitement. En effet, si une poule et un enfant partagent l'intérêt commun de ne pas souffrir, le contenu de leur bien-être diffère sensiblement. Ainsi, la poule aspirera à avoir un accès à un parcours riche, adapté à ces besoins en termes de nichage et de perchage tandis que l'enfant préférera vivre dans une famille aimante ou aller au cinéma. De la même façon la poule et l'enfant ne souffriront pas des mêmes situations. Une poule ne verra pas son bien-être réduit si on la prive de télévision et l'enfant ne souffrira pas de l'absence de substrat pour le bain de poussière quotidien. L'utilitarisme est donc une pensée subtile puisqu'il exige de savoir quels sont les intérêts de chaque espèce. Cette position parait moins radicale que la pensée déontologique dans la mesure où elle peut amener à faire des concessions pour son application pratique. En effet, un partisan de cette théorie peut justifier le fait de manger des œufs de poules élevées en plein air dans le sens où le bien-être des

[33] Nous ne reviendrons pas sur la position cartésienne déjà développée en introduction et qui contribua au renforcement de cette dichotomie tout en justifiant l'exploitation des animaux à des fins humaines.
[34] SINGER Peter, *Animal Liberation*, in VILMER, *Ethique animale*, *op cit.* p72

reproductrices a été relativement satisfait durant le cycle de production. La mise en balance de l'intérêt d'un homme de manger des œufs, des quiches, des tartes, de la mayonnaise etc. provenant d'un élevage plein-air aussi bien en terme gustatif que de socialisation[35] avec celui de la souffrance liée à la fin de vie de la poule en question est parfois compliquée et peut amener certains individus à faire des compromis et à adopter une position personnelle davantage réformiste (visant à améliorer les conditions d'élevage) qu'une posture visant à supprimer toute exploitation animale.

Bien que moins connu du grand public comme des militants de la cause animale, les positions abolitionnistes par excellence sont celles adoptées par des auteurs comme le déontologiste Tom REGAN[36] ou le théoricien des droits, Gary FRANCIONE[37]. La posture philosophique de Tom REGAN repose sur la tradition déontologiste kantienne selon laquelle on ne doit jamais utiliser l'autre –humain ou animal- comme un moyen en vu d'une autre fin. L'animal a donc une valeur inhérente en lui-même et ne peut pas être la propriété d'autrui. Dans ce schéma, il ne devrait donc pas exister d'animaux destinés à la consommation humaine.

« *Il faut* […] *distinguer entre ceux qui s'opposent au fait d'exploiter les animaux (abolitionnistes) et ceux qui s'opposent à la manière de le faire (welfaristes). Le but des premiers est d'abolir l'exploitation, celui des seconds est d'améliorer le bien-être animal. L'une des questions qui divisent particulièrement les auteurs est de savoir si ces deux objectifs sont ou non compatibles, c'est-à-dire si le welfarisme et l'abolitionnisme sont des catégories mutuellement exclusives.* »[38] Ainsi, toujours au sein de l'éthique animale, il existe des courants de pensée soucieux de l'amélioration du bien-être du bétail sans remise en cause de l'élevage, et donc de l'utilisation de l'animal à des fins de consommation humaine. Le courant welfariste va s'opposer aux modes d'élevages irrespectueux du bien-être animal mais ne prônera pas la disparition de l'élevage. Selon Jocelyne PORCHER[39], c'est le mode actuel de production qui est blâmable car pervertissant la relation entre l'homme et l'animal. Elle indique qu'historiquement l'élevage ne symbolisait pas le seul fait de mettre à mort une bête afin de se nourrir mais de « *faire vivre* » ou « *vivre avec* » l'animal[40]. Elle ajoute que la « *raison d'être de la domestication et de l'élevage dans les sociétés humaines* [est] *la création*

[35] Nous reviendrons sur l'aspect convivial et la question du végétarisme en seconde partie.
[36] REGAN Tom, *Les Droits des animaux,* 1983
[37] FRANCIONE Gary, *Animals, propriety and the law*, 1995
[38] VILMER JB, *L'éthique animale*, PUF, « Que sais-je ? », 2011, p. 51
[39] PORCHER Jocelyne, *« L'Esprit du don : archaïsme ou modernité de l'élevage ? », op cit.*
[40] *Ibid.* p250

de liens. C'est dans la relation que se constituent les êtres humains et les animaux les plus proches de nous. C'est dans la relation que nous existons. Rompre nos relations avec les animaux serait les rompre aussi avec nous même et c'est bien ce qui est précisément en train de se passer dans les sociétés occidentales où nous semblons avoir complètement perdu le sens de la dette que nous avons envers les animaux d'élevage »[41]. On voit donc bien qu'il n'y a pas, dans ce raisonnement, de remise en cause de l'élevage en tant que tel puisqu'il repose sur un cycle du don consenti entre l'homme et la bête. Le don originel de l'éleveur serait celui de faire naître. De cet acte naît une sorte d'engagement tacite. L'éleveur s'engage dès lors à protéger, soigner, nourrir etc. l'animal. Celui-ci lui étant redevable, on assiste à un contre-don puisqu'il va se plier aux règles établies par l'homme : c'est le processus de domestication. D'après Jocelyne PORCHER, le cycle du don est perceptible dans la présence d'actes sortant du schéma économique de l'acteur rationnel. Par exemple, il n'est pas rare de voir un éleveur donner une seconde chance à une bête moins productive qu'il apprécie particulièrement, ou du moins qu'il considère comme un individu en tant que tel –et non pas une tête de bétail anonyme. Le terme ultime de l'échange, dans ce schéma, est la mise à mort, qui fait partie intégrante du cycle du don. Jocelyne PORCHER insiste sur le travail de deuil qui est au cœur du processus d'élevage : « *La mort existe, elle est indésirable mais elle a un sens quand la vie à un sens* »[42] indique-t-elle. Or, dans les modes de productions industrielles contemporains, l'auteur note l'absence de cycle du don. En effet, le don initial est impossible (la plupart du temps, avec la division du travail, l'entreprise qui fait naître le bétail n'est pas la même que celui qui l'engraisse) tout comme l'individualisation des animaux. Effectivement, le turn over tout comme le nombre très important de têtes, empêche toute identification, toute personnalisation. Enfin, l'absence de sens donné à la vie est perceptible à travers les méthodes d'abattage industriel. A travers des témoignages, Jocelyne PORCHER souligne que les petits éleveurs échappant à la logique de production intensive, expriment un sentiment de honte lorsqu'il s'agit d'amener leur bétail dans de gros abattoirs, impersonnels. De fait, à chaque stade de l'élevage intensif, l'échange est impossible : l'éleveur ne donnant ni la vie, ni la reprenant la seule logique économique perdure. La position welfariste postule donc que les conditions d'élevage conventionnelles actuelles des animaux ne répondent pas à leurs besoins mais ne font qu'obéir à une logique économique de rentabilité. Elle essaye alors d'impulser

[41] *Ibid.* p250
[42] *Ibid.* p258

des réformes afin de pallier les dérives de l'élevage industriel mais ne remet aucunement en cause le principe même de l'élevage.

Une des postures philosophiques ambivalentes en matière d'éthique animale, qui ne prend pas clairement position en faveur ou en défaveur de l'élevage, est l'éthique du care. Ces défenseurs ne nient pas la différence entre l'homme et l'animal mais indiquent que « *La sympathie requiert qu'on traite les besoins de l'autre comme comparable aux nôtres » comme comparable, non comme identiques* »[43]. L'éthique du care repose sur la sympathie que l'homme éprouve naturellement pour les êtres vivants et donc part de ce sentiment fondateur pour « *prépare*[r] *le terrain à la raison* »[44]. Cette position, bien que moins construite philosophiquement, explique bon nombre d'agissement des militants de la cause animale sur le terrain puisque leur engagement naît, la plupart du temps, d'un choc émotionnel initial.

Enfin, il semble important de noter qu'à ces différentes postures philosophiques s'ajoute des éléments de discours scientifique relatifs à la santé, l'environnement ou la réduction de la faim dans le monde. Certaines organisations, faisant la promotion du végétarisme ou de la diminution de la part de viande dans le régime alimentaire de l'homme pour des raisons éthiques (relatives au bien-être animal ou à sa non-exploitation), vont parfois ajouter un discours environnementaliste voir humaniste plus global en vue de sensibiliser un plus grand nombre de personnes à leur discours.

Il n'est alors pas rare de voir des publications relatives à l'impact écologique de l'élevage industriel chez des ONG de protection des animaux de consommation, ce dernier étant responsable de près de 15% des émissions mondiales de gaz à effet de serre[45].

Le gaspillage est également présent dans l'argumentaire des associations de protection des animaux d'élevage. A titre d'exemple, le bycatch est une pratique régulièrement dénoncée. Ce terme, difficilement traduisible en français, signifie les captures accidentelles liées aux prises marines massives. Par exemple, si la consommation mondiale de crevettes représente 2% de la consommation totale de poisson, elle représente 33% du bycatch mondial ce qui fait dire à Jonathan SAFRAN FOER que « *pour 500g de crevettes, 13kg d'autres animaux marins ont été tués et rejetés à la mer* »[46]. Il évoque aussi le cas très imagé selon lequel, si l'on prend en compte le total des poissons tué pour la composition d'une seule assiette de sushi, le plat devrait mesurer plus d'1m50 de diamètre.

[43] LAUGIER Sandra (dir), *Tous vulnérables ? Le care, les animaux et l'environnement,* Petite bibliothèque Payot, p48
[44] *Ibid.* p46
[45] In LAPLACE Manon, « Viande : 10 chiffres chocs que vous ignorez surement », *op cit.*
[46] SAFRAN FOER Jonathan, *Faut-il manger les animaux, ibid.*, p66

L'argument de la santé est aussi mis en avant que ce soit pour louer les bienfaits de la diminution de la viande dans le régime alimentaire de l'homme en termes de réduction de maladies cardiovasculaire par exemple, ou bien pour des raisons sanitaires liées aux dangers encourus par les agents pathogènes[47]. Il est intéressant de noter que les médias grand public abordent quasi exclusivement la question des modes de production des animaux d'élevage en terme de santé publique.

Enfin, le végétarisme, ou la diminution de la part de produits carnés dans l'alimentation, est une solution parfois avancée afin de lutter contre la faim dans le monde et de préserver les réserves naturelles d'eau douce. En effet, l'élevage demande d'importantes quantités d'eau et de surface agricole utile. On estime que, pour produire un kilo de viande de bœuf, 15 000 litres d'eau et 323m² de terres agricoles sont nécessaires. En moyenne, il faudrait quatre fois plus de terre agricole pour produire une calorie animale qu'une calorie végétale[48].

Les associations de protection animale, et, a fortiori, celles se préoccupant des animaux d'élevage, sont aujourd'hui fortement déterminées par le fondement philosophique qu'elles choisissent. Or, l'éthique animale n'est pas un domaine homogène et unifié puisque, derrière ce terme se trouvent des positions aussi différentes que le déontologisme, l'utilitarisme, le welfarisme, la théorie des droits ou l'éthique du care[49] qui ne considèrent pas l'animal et sa production de la même façon. L'ajout à ces réflexions sur la place de l'animal, d'un discours à dimension sanitaire, social ou environnemental renforce l'hétérogénéité du secteur. Dès lors, il est nécessaire d'étudier le choix théorique effectué par les principales associations de protection des animaux d'élevage et ce qu'elles nous expliquent de ces structures.

[47] *« Selon la FAO, les trois-quarts des nouveaux pathogènes ayant affecté les humains ces dix dernières années proviendraient des animaux ou des produits animaux »* in LAPLACE, « Viande : 10 chiffres chocs que vous ignorez surement », *op cit.*
[48] Sources : LAPLACE, *ibid.*
[49] Il existe d'autres mouvements mais nous n'avons retenus que les principaux à des fins académiques.

Section II : Abolitionnistes versus réformistes, ou comment les associations opèrent des choix théoriques différents face à une même réalité

« *C'est pourquoi même s'il existe des exceptions notables, parler de la consommation des animaux aujourd'hui équivaut à parler de l'élevage industriel* »[50]

Si Jonathan SAFRAN FOER établit ce constat, il appert une distinction entre les courants de pensée parlant de la consommation des animaux en vue de la bannir -que celle-ci provienne d'un élevage industriel ou non- et ceux qui souhaitent instaurer des pratiques plus respectueuses du bien-être animal au sein des modes de production actuelle, position qui ne renie pas le fait même d'élever et de manger des animaux. Ainsi, les courants d'éthique animale évoqués dans la section I sont prescriptifs dans le sens où ils mènent à une prise de position concrète, mais néanmoins complexe, que nous allons tenter d'analyser ici.

Les associations, et les individus se revendiquant de la théorie déontologiste ou utilitariste seront plus à même d'adopter un discours et des actes de type abolitionniste, tandis que les partisans de la théorie welfariste suivront davantage une ligne réformiste. Il semble, en effet, que les associations de protection des animaux d'élevage sont fortement dépendantes de ce clivage abolitionniste versus réformiste, même si, d'après Florence BURGAT « *Il va de soi que la distinction* […] *entre réformer et abolir est trop simple. Aucune association abolitionniste française, à notre connaissance, ne refuse les améliorations, à condition qu'elles soient réelles et que les choses ne s'arrêtent pas là. Certains réformateurs ne réclament et ne souhaitent rien d'autre qu'un traitement exempt de « souffrances inutiles », tandis que d'autres n'y voient qu'une étape vers l'abolition de l'exploitation animale. Par ailleurs, bien des réformateurs dans l'âme estiment que certaines pratiques, mentionnées plus haut, devraient être abolies*.»[51].

Les associations abolitionnistes tout d'abord, instaurent un discours sur la souffrance et la vie. Sachant que tout être vivant est sensible et peut souffrir, et au nom du respect de la vie, ces organisations souhaitent abolir toute forme d'exploitation et de domination de

[50] SAFRAN FOER, *Faut-il manger les animaux ?, op cit.* p49
[51] BURGAT Florence, « La Mouvance animalière. Des « petites dames de la protection animale ». a la constitution d'un mouvement qui dérange », *Pouvoirs,* p80

l'homme sur l'animal, y compris l'élevage d'animaux à des fins de consommation. Leurs militants adoptent presque tous un mode de vie végétarien, végétalien ou vegan en cohérence avec l'antispécisme qui est au cœur de la philosophie du mouvement abolitionniste. L'antispécisme est une notion qui fut popularisé par Peter SINGER en 1975 afin de qualifier l'idéologie prônant une égalité entre espèces. « *Comme son nom l'indique, l'antispécisme s'oppose au spécisme* […]. *De la même manière que le racisme est une discrimination selon la race et le sexisme selon le sexe, le spécisme est une discrimination selon l'espèce* »[52]. Historiquement, les antispécistes étaient en grande majorité des anarchistes, des féministes ou des opprimés qui étaient dans l'optique de se révolter contre la société et ceux qui la dominent[53]. Les militants antispécistes refusent le rapport d'exploitation entre les êtres vivants et aspirent à un monde sans cruauté. Ils luttent contre « *la certitude universellement admise selon laquelle l'homme peut disposer de tous les animaux, sans limites* »[54]. Ce faisant, ils vont à l'encontre des situations que font subir l'homme aux animaux alors même qu'il refuserait traitement identique. On peut citer l'utilisation des animaux pour le loisir (corrida, chasse, courses, combats, zoo, cirques), pour la compagnie, pour des fins scientifiques (expérimentation), vestimentaires (fourrure, cuire), et, dans le cadre qui nous intéresse, pour l'utilisation des animaux à des fins de consommation. L'antispécisme ne repose donc pas sur des ressorts émotionnels puisque la pitié par exemple est un sentiment qui sous-tend une relation de domination. Le mouvement antispéciste possède sa propre revue d'analyse scientifique depuis 1991 : les Cahiers antispécistes qui a toujours compté entre 200 et 300 abonnés et fut fortement influencé par l'utilitarisme anglo-saxon et ces auteurs majeurs comme BENTHAM, SALT ou SINGER[55]. Antispécisme et abolitionnisme vont souvent de pair puisque l'égalité de traitement entre espèces mène à l'abolition de toute forme d'exploitation animale. L'abolitionnisme est donc le corolaire appliqué de la pensée antispéciste, qu'elle repose sur l'utilitarisme benthamien ou le déontologisme reaganien.

En France, il existe plusieurs types d'associations abolitionnistes. La plupart sont des structures prônant le végétarisme en tant que tel. On peut citer l'Association Végétarienne et végétalienne d'InformationS (AVIS), Association Végétarienne de France (AFV) ou la société végane (ainsi que leurs délégations et relais locaux tels que l'association végétarienne lyonnaise, VegNord etc.) Cependant, il existe quelques associations de protection animale

[52] VILMER, *Ethique animale, op cit.* p45
[53] DUBREUIL Catherine-Marie, *Libération animale et végétarisation du monde, Ethnologie de l'antispécisme français*
[54] *Ibid.*, p22
[55] Pour une définition complète du spécisme d'après la revue Les Cahiers antispécistes voir annexe II.

dont le but n'est pas le végétarisme en soi mais le refus de l'exploitation animale ce qui entraine donc, de fait, un discours en faveur du régime végétarien/lien. La nuance réside alors dans le fait de considérer le végétarisme comme une fin en soi et de le promouvoir par tous les ressorts possibles (y compris celui de la santé, de l'environnement etc.) et le fait de considérer le végétarisme comme choix intrinsèquement lié à un comportement antispéciste, comme un moyen en vue d'une autre fin : celle de la non-discrimination entre espèces. En France de telles associations sont rares. On peut penser à l'antenne française de People for the Ethical Treatment of Animals (PETA) dont l'activisme est relativement limité et n'a rien de comparable avec son homologue anglo-saxon, très virulent et fortement audible sur la scène internationale[56]. A l'inverse, nous pouvons citer la franco-française association L214, organisation récente puisqu'elle fut créée en 2008, mais en plein essor. Cette association nationale tire son nom, L214, de l'article du code rural affirmant que l'animal est un être sensible[57]. Selon Florence BURGAT, l'association « *affiche une position abolitionniste, même si elle consacre une grande partie de son temps à porter à la connaissance du grand public les « abus » de l'élevage industriel : lapins élevés en cage, conditions de transport des chevreaux tués pour les fêtes de Pâques, etc.* »[58]. Enfin, il existe quelques organisations internationales de libération des animaux qui utilisent l'action directe pour mettre en accord leurs discours antispécistes et leurs pratiques militantes. La plus connue est l'Animal Liberation Front (ALF) dont le relais français (Front de Libération Animale) semble moins actif depuis quelques années. ALF revendique des actions de libération des animaux (de laboratoire, d'élevage intensif etc.) lesquelles sont souvent accompagnées d'actes de vandalisme, ce qui lui valut d'être classé comme organisation terroriste par le FBI. Il est important de noter que, dans le panorama de la protection animale, les organisations comme ALF sont très peu nombreuses et peu actives. Elles subissent la plupart du temps une réaction de rejet de la part des autres associations de protection animale, qui ont peur d'être assimilées, dans l'opinion publique, à ce mode d'action violent. Cependant, ALF bénéficie d'un écho médiatique important, en comparaison avec son poids effectif réel, comme nous le verrons dans le second chapitre.

[56] Dans une moindre mesure c'est également le cas de l'association Sea Sheperd dont la branche française ne fait que relayer les actions menées par ces homologues anglo-saxons.
[57] Art L214-1 : « *Tout animal étant un être sensible doit être placé par son propriétaire dans des conditions compatibles avec les impératifs biologiques de son espèce* »
[58] BURGAT, « La Mouvance animalière. Des « petites dames de la protection animale ». a la constitution d'un mouvement qui dérange », *op cit.* p78

De manière plus globale, les militants et adhérents aux associations de protection animale abolitionnistes sont quasi exclusivement des végétariens/liens. Aucune étude statistique plus fine ne nous permet d'aller plus en avant dans l'analyse. Nous sommes donc contraints de nous limiter aux études sur les végétariens, tout en sachant que certains individus ne le sont pas pour des raisons éthiques, mais pour des raisons de santé par exemple. Cependant, l'étude référence en matière de végétarisme, menée par AMATO et PARTRIDGE en 1989 et publiée dans The New Vegetarians, compilée avec des études non représentatives mais plus récentes (BEARDSWORTH et KEAIL 1992, ROZIN 1987, MERY 1994, FESSLER 2003, HARRIS 2011), permet d'affirmer que les raisons éthiques devancent les préoccupations liées à la santé ou à l'environnement dans l'adoption d'un régime végétarien. Selon FESSLER (2003), la thèse émotiviste selon laquelle le dégout de la viande mènerait à l'adoption d'un régime alimentaire excluant la chaire animale, ne tient pas. Il semblerait donc, qu'à partir des années 1970, un nouveau profil type de végétarien, davantage soucieux de questions éthiques, voit le jour. DWYER et MAYER (1971) les appellent les « *nouveaux végétariens* »[59] insistant sur le fait que ce régime alimentaire est désormais majoritairement choisi librement et n'est plus exclusivement le fruit d'un héritage culturel ou familial.

Tous les végétariens/liens et tous les antispécistes ne sont certes pas tous militants actifs de la cause animale, cependant on assiste à un phénomène d'entrainement : plus il y a de végétariens « éthiques » plus il y a de militants antispécistes venant grossir les rangs des associations abolitionnistes. Or, pendant longtemps, être antispéciste fut considéré comme un facteur d'anomie, car induisait une modification de la façon de vivre pouvant entrainer marginalisation et isolement. Comme le déclare Marie-Catherine DUBREUIL, « *la réalité antispéciste est double : stimulante sur le plan des concepts, accablante en ce qu'elle suscite en terme de reproduction sociale* »[60] avec l'un des problèmes que nous évoquerons par la suite qui est le phénomène d'auto-entretien de cette marginalisation du fait de la radicalisation des discours et pratiques militantes. Ce sentiment d'exclusion est d'autant plus fort dans des pays comme la France où les végétariens ne constituent que 3% du total de la population. Cela peut s'expliquer par la tradition humaniste anthropocentrée et la prégnance de produits carnés associé à l'image de la France. Ainsi, l'Hexagone est le premier producteur de fois gras, le

[59] In DUPONT Frédéric, REUS Estiva, « Qui sont les nouveaux végétariens ? –Sociologie et végétarisme », *Cahiers antispécistes*

[60] DUBREUIL CM, *Libération animale et végétarisation du monde, Ethnologie de l'antispécisme français, op cit.* p119

troisième de volaille et le lobby des chasseurs et des agriculteurs conventionnels y sont extrêmement puissants. Le philosophe Peter SINGER a ainsi mis vingt ans avant d'avoir pu être traduit en français. Ce dernier en fit le constat dans la préface de l'ouvrage de VILMER en déclarant : « *Je me souviens bien de la première fois que ma femme et moi avons visité la France après être devenus végétariens en 1971. Contrairement à l'Angleterre où les végétariens étaient encore inhabituels mais tolérés comme de simples originaux, en France, notre demande de plats sans viande ni poisson était accueillie avec une hostilité ouverte. C'était* […] *parce que nous tournions le dos à ce que les français regardent comme l'un des grandes gloires de leur culture : la cuisine. C'était comme si nous avions craché sur le drapeau tricolore ou refusé de chanter la « Marseillaise ».* »[61]

Marginalisés, on constate néanmoins que les militants antispécistes ne renient pas cette différenciation à titre individuel. Au contraire, ils tendent à l'entretenir. D'après Catherine-Marie DUBREUIL, les hommes ayant un régime végétarien/lien sont souvent considérés par le reste de la population comme manquant de virilité puisque, dans les représentations sociales, la viande est communément associée à l'image du « mâle », de la force, de la puissance. Ce faisant, les végétariens/liens compensent par un sentiment de domination sur le plan intellectuel (ils tiennent alors un discours antispéciste précis et élaboré, parfois déclamé avec le sentiment de détenir la vérité) et sur le plan de la maîtrise de soi. L'ethnologue appelle « *orthorexie* » cette pratique consistant à « *manger droit* », cette « *obsession du contrôle alimentaire qui peut être associée à une volonté de se maitriser soi même, mieux que les autres* »[62]. Même si nous reviendrons sur ces stratégies d'adaptations à titre individuel, il était important de souligner dès à présent que les militants des associations de protection animale abolitionnistes ont la particularité d'être presque tous des végétariens/liens/vegan éthiques. Dès lors, même si, d'après Jonathan SAFRAN FOER, on assiste à un lissage du positionnement des associations et des militants du fait de l'effacement progressif du clivage abolitionniste versus réformiste dû à l'essor des modes industriels de production[63], il semble que celui-ci perdure fortement et soit l'un des facteurs explicatifs majeurs expliquant l'hétérogénéité des associations de protection animale.

[61] SINGER Peter, in VILMER *Ethique animale, op cit.*. p1
[62] DUBREUIL CM, *Libération animale et végétarisation du monde, Ethnologie de l'antispécisme français, op cit,* p213
[63] SAFRAN FOER, *Faut-il manger les animaux ? op cit.*. « *Dans l'histoire pas si lointaine des associations américaines de protection des animaux, celles qui défendaient le végétarisme, peu nombreuses mais bien organisées, étaient clairement en désaccord avec celles qui préconisaient une attitude de consommation responsable. La généralisation de l'élevage et de l'abatage industriels a changé la donne et comblé le fossé autrefois considérable qui séparait des associations à but non lucratif comme PETA, partisans du végétalisme, et d'autres comme la Human Society of the United State (HSUS) qui n'ont rien contre le végétalisme mais se battent avant tout pour le bien être des animaux* » p290

En effet, les organisations abolitionnistes refusent tout compromis, tout comme leurs militants. S'il existe des végétariens occasionnels, on constate que c'est rarement le cas des adhérents des associations abolitionnistes, du fait de l'importance qu'ils accordent aux valeurs éthiques dans leur vie quotidienne. L'antispécisme est tellement ancré dans leurs pratiques et croyances que certains militants n'hésitent pas à dénoncer clairement les associations de protection des animaux d'élevage ayant une position réformiste, comme on peut le voir à travers ce type d'argumentaire de la part de militants antispécistes :

« *L'idée de manger moins de viande, mais de meilleure qualité, a de quoi séduire. Tout comme celle de « respecter » l'animal en ne gaspillant rien, voire de le tuer soi-même pour avoir une relation plus « authentique » avec sa nourriture. Il faut dire qu'il devient difficile d'ignorer la réalité des usines à viande et de l'exploitation animale. Une foule de documentaires, vidéos et photos sont aujourd'hui facilement disponibles sur le Web. Il est donc de bon ton de rejeter l'élevage industriel, de dire qu'on se soucie du bien-être animal et d'en appeler à un retour aux traditions. Malheureusement, ces discours (souvent sincères) ne changent pas fondamentalement la donne. Ils recouvrent surtout l'exploitation animale d'un vernis rassurant.* »[64]. De la même façon, Gary FRANCIONE, professeur de droit tenant d'un abolitionnisme radical, refuse toute position réformiste, jugeant que cela nuit à la cause de libération animale davantage qu'elle ne l'aide. Il compare ainsi « *l'opposition entre les défenseurs abolitionnistes des droits des animaux et ceux, réformistes, de la protection animale à la distinction entre ceux qui voulaient abolir l'esclavage humain et ceux qui se contentaient de vouloir humaniser et réguler* […] *Francione dénonce avec virulence le modérantisme des welfaristes qui se satisferont d'avoir fait gagner quelques centimètres carrés aux cages des poules en batterie quand le but, selon lui, est plutôt de les vider définitivement* »[65].

L'absence de compromis de la part des partisans d'une position abolitionniste peut s'expliquer par le fait que le débat se porte sur des valeurs. Paul SABATIER, en analysant les changements dans les politiques publiques, a différenciés plusieurs strates et affirme qu'aucune compromission ou consensus ne peut être trouvé dans ce qu'il nomme le « noyau dur de croyance » ou « deep corp believe » car il repose sur des valeurs qui ne sont pas

[64] DESAULNIERS Elise, *Les vrais mâles préfèrent la viande – Convergences du féminisme et de l'antispécisme,* [en ligne] consulté le 06/07/2014, http://francoisestereo.com/les-vrais-males-preferent-la-viande-convergences-du-feminisme-et-de-lantispecisme-1/. Pour un autre exemple de rejet de la position réformiste par une partie des militants antispécistes, voir un extrait du blog Insolente veggie en annexe VII.
[65] In VILMER, *Ethique animale, op cit.* p82-83

négociables. A l'inverse, un consensus ou un changement est susceptible de survenir dans ce qu'il nomme le « policy corp believe » qui est une « zone » associée aux croyances liées aux politiques publiques. Enfin, la strate des « croyances secondaires » regroupant des préoccupations considérées comme mineures, telles l'âge ou le budget, pouvait être plus propice à un changement. Ainsi, d'après Catherine-Marie DUBREUIL, « e*xprimant fermement des convictions auxquelles ils tiennent, les antispécistes apparaissent souvent comme une minorité déviante, faisant preuve de consistance : « La consistance du comportement est perçue comme un indice de certitude, comme l'affirmation de la décision de s'en tenir inébranlablement à un point de vue donné, comme le reflet de l'engagement dans un choix cohérent, inflexible » [Moscovici, 1979 : 138]. C'est certainement cette consistance qui a valu à l'antispécisme des oppositions virulentes mais aussi des adhésions d'anciens protectionnistes, séduits par l'absence de compromis et la cohérence de la doctrine libérationniste.* »[66]

Les associations adoptant une posture réformiste, sont, quant à elles, favorables à un changement de pratiques, jugeant que l'élevage industriel tel qu'il existe actuellement, nuit au bien-être des animaux. Elles prônent aussi bien des méthodes alternatives de production - s'inspirant la plupart du temps des élevages familiaux ou artisanaux- que la réduction de la consommation de produits carnés. Elles s'inscrivent donc dans une logique incrémentale avec un changement progressif, pas à pas, réformes par réformes. La quasi-totalité des ONG de protection animale (incluant les associations de défense des animaux sauvages ou domestiques) sont réformistes, car favorables à une meilleure prise en compte du bien-être des animaux d'élevage tout au long de la chaîne de production. Cependant, il n'y a réellement aujourd'hui que trois associations françaises dont la mission première est l'évolution des pratiques en matière d'élevage.

La première d'entre-elle a été fondée en 1967 par l'anglais Peter Roberts sous le nom de CIWF (Compassion In World Farming). Elle visait à appliquer « *la compréhension développée envers les animaux domestiques à savoir qu'ils ont été dotés de caractère individuels, à des animaux de ferme, habituellement perçus comme un type indifférencié. L'attribution de traits individuels devait* […] *créer un sentiment de compassion là où il*

66 Dubreuil CM, « L'antispécisme, un mouvement de libération animale », *Ethnologie française,* http://www.cairn.info/revue-ethnologie-francaise-2009-1-page-117.htm

n'existait pas précédemment »[67]. CIWF international, à son origine, jouait donc sur l'appel aux émotions issues de l'éthique du care. Mais le ressort de l'attendrissement a rapidement été couplé avec un discours plus scientifique comme nous le verrons par la suite. En mars 1994, la branche française de CIWF naît sous le nom de PMAF : Protection Mondiale des Animaux de Ferme. Si le mandat reste quasiment identique, il existe désormais deux entités puisqu'en 2009 s'est opéré une scission entre la PMAF et CIWF France. Ces deux associations se placent dans la lignée welfariste et ne sont pas antispécistes, dans le sens où elles ne remettent pas en cause l'élevage, la consommation de produits carnés et la frontière entre espèces. Elles veulent participer à l'amélioration des conditions de vie, de transport et d'abattage des animaux. Ces associations possèdent une base militante incluant des végétariens (33% concernant la PMAF) et, si elles ne font pas la promotion du végétarisme, elles n'y sont cependant pas hostiles officiellement. Enfin, l'association de protection des animaux d'élevage la plus ancienne en France, l'OABA (Œuvre d'Assistance aux Bêtes d'Abattoirs) est également la plus réformiste, dans le sens où elle est méconnue du grand public car elle dirige quasi exclusivement l'intégralité de son action envers les institutionnels, afin de faire évoluer la réglementation, en matière d'abattage notamment. Son crédo est « élevés pour nous nourrir, pas pour souffrir ». On est donc loin ici de la posture abolitionniste.

Les militants des associations réformistes ont un profil plus hétérogène que ceux composant les organisations abolitionnistes. On retrouve ainsi des antispécistes vegan qui pensent que toute amélioration des conditions d'élevage des animaux est bonne à prendre car permettra progressivement de changer les mentalités et les pratiques[68]. On constate par ailleurs que ces derniers militent, le plus souvent, aussi bien dans des associations réformistes qu'abolitionnistes, ce qui contribue à réduire le clivage entre ces deux visions. Mais, au sein de ces ONG réformistes, on trouve également des omnivores soucieux du bien-être des animaux d'élevage mais non prêt à remettre en cause leur propre régime alimentaire. C'est ce qu'Estiva REUS intitule le « *paradoxe de la viande* »[69] qu'elle définit comme le fait de ne pas vouloir que les animaux souffrent, ou meurent, tout en continuant d'en consommer et de jouir

[67] KEAN 1998, in BURGAT F, « La Mouvance animalière. Des « petites dames de la protection animale ». a la constitution d'un mouvement qui dérange », *op cit.* p200

[68] Certaines associations ont pour posture officielle cette théorie du « moindre mal ». C'est le cas du GRAAL (Groupement de Réflexion et d'Action pour l'AnimaL) qui postule dans ces statuts que : « *Il n'y aura jamais de « viande heureuse » et le GRAAL prône le végétarisme depuis sa création en 1997. Mais en attendant le jour où, peut être, la culture d'une alimentation carnée sera durablement remise en cause pour des motifs écologiques, éthiques et économiques, le GRAAL travaille à un meilleur respect des animaux d'élevage pendant leur vie et leur abattage.* » in http://www.graal-defenseanimale.org/elevage.html

[69] REUS Estiva, « Le paradoxe de la viande – Comment peut-on ne pas être végétarien ? », Cahiers antispécistes n°35, consulté le 21/07/2014, [en ligne], 2012, http://www.cahiers-antispecistes.org/spip.php?article417

des avantages que cela procure en terme gustatif ou d'intégration sociale. Certains militants ou adhérents des associations réformistes, sans pour autant devenir végétariens, adoptent des pratiques alimentaires leur permettant de mettre en cohérence leurs discours et leurs actes. Parmi eux les « flexitariens » diminuent leur consommation de viande, mais peuvent être amenés à en consommer, notamment lorsqu'ils sont en voyage ou invités chez des amis par exemple. On voit donc bien que, en comparaison avec les antispécistes possédant un « noyau dur de croyance » intransigeant, les militants d'associations réformistes non antispécistes sont plus souples et sont plus à même d'accepter des compromis. Au sein de ceux qui diminuent leur consommation de viande, les « *carnivores sélectifs* »[70] refusent de manger certaines espèces. Le plus souvent il s'agit de viande rouge ou bien de « bébés » animaux comme l'agneau. En effet, il est rare que les carnivores sélectifs pour des raisons éthiques bannissent de leur alimentation la sardine mais continuent à consommer de la tête de veau. Cette attitude s'explique par le sentiment de sympathie issue de l'éthique du care, que l'homme éprouve pour certains animaux qui lui ressemblent ou auxquels il s'identifie. Ainsi, il n'est pas rare de constater que les personnes faisant de l'équitation refusent de consommer de la viande de cheval, ou bien qu'un individu ayant un lapin de compagnie bannisse de son alimentation la consommation de viande de lapin par exemple. C'est aussi l'une des raisons pour laquelle certaines personnes se disent végétariennes mais continuent de manger du poisson (et donc, de fait, ne sont pas végétariennes). Enfin, il existe des « *omnivores consciencieux* »[71] qui sont des personnes choisissant leurs produits carnés en fonction de labels ou signes de qualités garantissant un minimum de bien-être animal durant le cycle de production. Elles vont, par exemple, choisir du porc élevé sur paille et non sur caillebotis, ou des œufs provenant de poules élevées en plein air et non en batteries. Les associations réformistes comme la PMAF encouragent ce type de pratiques en mettant à disposition du grand public des petits guides du consomm'acteur responsable. Cependant, ces derniers ne peuvent pas l'être à temps plein puisque, dans le cadre de repas pris hors du domicile, il est extrêmement complexe de connaitre la provenance des produits consommés, ce qui induit des difficultés aussi bien sur le plan individuel, que dans le message véhiculé par les organisations réformistes.

[70] Terme utilisé par REUS, *ibid.*
[71] Terme de SINGER et MASON (2006) in REUS, *ibid.*

Nous avons donc vu que les associations de protection des animaux d'élevage sont fortement dépendantes du choix théoriques qu'elles opèrent initialement. Selon si leur critère de choix est la souffrance (utilitarisme), la prise en compte de l'animal en tant qu'être inaliénable (déontologisme et théorie des droits), le désir de répondre au bien-être de l'animal tout en l'utilisant à des fins humaines (welfarisme) ou l'appel à la sensibilité pour juger de la moralité d'une situation (éthique du care), les associations vont avoir des revendications différentes. Malgré l'existence de ponts et de va-et-vient, un clivage important, issu de la diversité des courants éthiques existants, scinde la cause animale. D'un coté, les abolitionnistes refusent toute exploitation à des fins humaines. De l'autre, les réformistes tendent à réduire les souffrances des animaux à chaque stade du cycle de leur vie, sans pour autant remettre en cause la finalité de leur production. L'hétérogénéité des associations de protection animale provient donc en partie de cette scission, elle-même issue de la diversité des courants théoriques existants. Cependant, au sein même de ces groupes, il existe de fortes différences entre structures. Si ALF, Alliance Végétarienne et L214 sont toutes trois abolitionnistes, leur mode d'action et leur discours sont extrêmement divergents. On constate la même chose de l'autre coté du continuum puisqu'il existe de grosses disparités entre l'OABA, la PMAF ou la fondation Brigitte Bardot, pourtant tous trois réformistes. C'est la raison pour laquelle il convient désormais de se pencher sur les discours et les pratiques militantes des principales associations de protection des animaux d'élevage afin d'affiner notre analyse.

Chapitre II - Scandalisation ou expertise ? Analyse d'un recours à des répertoires d'actions variés

Les associations de protection des animaux d'élevage sont récentes dans le champ des organisations et l'on peut constater qu'elles possèdent des points communs avec la plupart des Nouveaux Mouvements Sociaux (NMS) dans leurs façons de se structurer, de se mobiliser et de mettre à l'agenda leurs revendications (section III). Cependant, au sein même du mouvement de protection des animaux d'élevage on peut noter des divergences importantes sur les répertoires d'actions qu'elles utilisent (section IV).

Section III : Des modalités d'actions communes aux Nouveaux Mouvements Sociaux

« *Les livres ne représentent jamais des animaux de ferme se faire marquer, castrer, débecquer ou abattre. Il n'est pas question du confinement, de la surpopulation, des maladies et des blessures* […] *La première cause du spécisme est l'ignorance –celle du monde animal et surtout de la manière dont l'homme traite les animaux* »[72]

D'après VILMER, l'une des difficultés que rencontre les tenants de la protection des animaux de consommation est la représentation sociale communément associée à l'élevage et la méconnaissance des conditions de vie et d'abattage de ces animaux. Dès lors, les mouvements abolitionnistes ou réformistes vont adapter leurs répertoires d'actions afin de convaincre l'opinion publique non seulement de la légitimité de leur combat, mais aussi en vue de changer les mentalités et les comportements, notamment alimentaires. Ce faisant, ces associations vont utiliser des méthodes et des moyens d'actions communs aux Nouveaux Mouvements Sociaux (NMS). Rappelons ici que ce terme désigne la nébuleuse des organisations, associations et mouvements prenant leur essor dans les années 1970. Leurs revendications sont très hétéroclites mais ont toutes en communs de se distinguer des modes historiques de mobilisations, à savoir celle des partis politiques et des syndicats, dont le but

[72] VILMER, *Ethique animale, op cit.* p49

était essentiellement changer la société « par le haut », avec l'idée selon laquelle une mesure « top-down » restait la plus efficace pour entrainer un changement sociétal d'ampleur. En d'autres termes, la logique des organisations d'élite, ou de masse, tels les syndicats était de convaincre l'appareil d'Etat du bienfondé de l'impulsion d'une nouvelle politique publique. Le calcul coût-bénéfice de s'adresser au plus grand nombre était perçu comme négatif dans cette conception, puisqu'il était considéré comme plus efficient de s'adresser aux décideurs politiques en capacité de faire passer une mesure s'appliquant à l'ensemble de la société que de tenter de s'adresser à cette dernière directement[73].

Depuis les années 1970 et la montée de l'individualisme, nous assistons à un changement dans les structures militantes et le type de revendications. Les mouvements de masses déclinent fortement, à l'image de la structure syndicale française, et l'on constate une montée des revendications non plus quantitatives et matérielles, telles la hausse des salaires, mais davantage qualitatives et donc extérieures au seul monde du travail. D'après le politologue Ronald INGLEHEART, nous sommes désormais dans un monde post-matérialiste caractérisé par la hausse des revendications portant sur des valeurs aussi bien universelles que particularistes comme celles ayant trait à la religion, l'écologie, le pacifisme ou encore le le féminisme. C'est l'une des raisons pour laquelle on constate la multiplication de mouvements et d'associations particularistes dont les moyens d'action ne sont plus tournés en vu d'un seul but (le changement de la société « par le haut ») mais dans un désir de s'ancrer dans certaines sphères de la société (voir certaines sphères des sociétés pour les organisations internationales) dans une logique incrémentale, « bottom up ». L'objectif est alors de s'enraciner progressivement au niveau local avec l'idée selon laquelle le changement viendra du bas avant de toucher les décideurs étatiques. La logique constructiviste semble ainsi dominer la façon d'être et d'agir de la plupart des NMS, aussi bien pour des raisons matérielles qu'idéologiques. En effet, la plupart des associations porteuses de ces nouvelles revendications n'ont pas la capacité humaine et financière d'impulser de grands mouvements d'envergures, type manifestations de masse ou grève générale, afin de faire changer les choses. L'utilisation de nouveaux répertoires d'action collective est donc, pour elles, un moyen de résilience, de survie. De plus, idéologiquement, ces organisations sont fières de revendiquer un mode de gouvernance interne démocratique, donnant de l'importance à sa

[73] Dans le cas des organisations de masse comme les syndicats, l'objectif est de mobiliser en interne afin de peser sur l'appareil d'état, et rarement de s'ouvrir à l'ensemble de la population dans le but d'opérer un changement d'abord à l'échelon local puis national puis international dans une logique « bottom up ».

base militante locale. Contrairement aux syndicats ou aux partis politiques régulièrement critiqués pour la bureaucratie et le caractère fortement hiérarchisé de leurs structures, les NMS se veulent obéir à un système d'organisation décentralisé et une prise de décision plus ou moins horizontale. A première vue, les associations de protection animale ne sont pas concernées par ce type d'organisation puisque leurs revendications ne se placent pas sur la thématique de la participation démocratique mais sur le bien-être des animaux. Cependant, en revendiquant un changement de société basé sur la moindre –ou l'absence de- domination de l'homme sur l'animal, elles tendent à adopter une structure interne en cohérence avec leur ligne d'action basée sur le respect de tous les individus et un changement dans la façon de penser la société de manière plus globale. A titre d'exemple, le site internet des Estivales de la Protection Animale indique que « *Les Estivales sont des rencontres d'échange de savoirs et d'informations, d'expériences et d'opinions, ouvertes à toutes les personnes qui s'intéressent à la question animale: particuliers, représentants de diverses associations, «intellectuels» et «militants de terrain», tenants d'approches philosophiques et stratégiques différentes...* »[74]

Comme la plupart des NMS, les associations de protection des animaux d'élevage tendent aussi à adopter un répertoire d'action se distinguant des logiques traditionnelles de mobilisations collectives, dont la grève est le symbole, que ce soit pour des motivations idéologiques (rôle de modèle) ou fonctionnelles (afin de compenser l'absence de capacités internes de mobilisation de masse). Par répertoire d'action collective, nous entendons ici la définition communément admise de Charles TILLY qui le définit comme un « *ensemble limité de moyens d'actions que les groupes contestataires peuvent privilégier au sein de l'éventail des potentialités qui s'offrent à eux en un lieu et à un moment donné* »[75].

Si l'on reprend la typologie wébérienne de l'action sociale, telle que reprise par Stephen KALBERG dans son article « La Sociologie des émotions de Max Weber »[76], nous pouvons constater que la plupart des associations de protection des animaux d'élevage jouent sur le ressort affectif et émotionnel. Certes, cela n'exclut pas le recours à l'engagement intellectuel et rationnel de la part de ces organisations, cependant, le levier de l'émotion est fortement sollicité en ce qu'il « *concourt* […] *effectivement à l'édification des causes*

[74] Estival de la protection animale, http://www.question-animale.org/fra/le-projet-des-estivales
[75] In TRAINI, « Les émotions de la cause animale » *Histoires affectives et travail militant*, p72
[76] KALBERG Stephen, « La sociologie des émotions de Max Weber », *Revue du MAUSS*, 2012. Il y distingue quatre formes d'actions sociales : l'action rationnelle quant aux valeurs, quant aux moyens, l'action traditionnelle et l'action affective.

collectives »[77]. Ainsi, la plupart des associations de protection des animaux d'élevage visent à sensibiliser, à susciter des émotions en vue d'obtenir de nouveaux soutiens mais aussi de faire changer les comportements individuels et les pratiques personnelles notamment en matière de consommation.

Pour se faire, ces associations ont recours à un dispositif de sensibilisation entendu comme l'« *ensemble des supports matériels, des agencements d'objets, des mises en scène, que les militants déploient afin de susciter des réactions affectives qui prédisposent ceux qui les éprouvent à s'engager ou à soutenir la cause défendue* »[78]. En reprenant la théorie de Christophe TRAINI nous pouvons distinguer plusieurs dimensions inclues dans le dispositif de sensibilisation: l'équipement matériel employé, les opérations militantes menées, les émotions que ces derniers veulent susciter et celles effectivement produites ainsi que la justification idéologique des actes et du fondement de leur action. On constate alors qu'il y a trois niveaux d'émotion : l'état affectif manifesté par les militants, la réaction suscitée auprès du public de leur action et celle initialement escomptée. Il y a, en effet, la plupart du temps, un écart entre les émotions souhaitées et désirées. Il est intéressant de noter que la plupart des associations de protection des animaux d'élevage ne cherchent pas le choc pour le choc, l'émotion pour l'émotion, mais l'émotion en vue d'un changement de comportement durable. Si elles peuvent s'adonner au « dirty work », la plupart des associations de protection des animaux d'élevage vont plus loin et vont rapidement étayer leurs campagnes de sensibilisation d'un discours construit à connotation plus ou moins scientifique, ou du moins fortement argumenté.

Ainsi, comme la plupart des NMS, les organisations de protection animale se voient parfois dans l'obligation matérielle de lancer des campagnes « dirty work » à savoir celles destinées à susciter une émotion forte, à « faire pleurer les mamies »[79]. En effet, ce type d'action s'avère intéressant sur un plan purement fonctionnel, lors des levées de fonds ou des appels aux dons, en ce qu'il provoque une réaction immédiate. Cependant, les ONG de protection des animaux d'élevage se heurtent rapidement, comme tout NMS, aux limites de ce type de campagne sensationnelle dans la mesure où elles provoquent des adhésions ponctuelles, là où les associations recherchent un changement de pratiques individuelles durable. Sandrine LEFRANC et Isabelle SOMMIER soulignent l'ambigüité du recours à

[77] TRAINI, « Pourquoi et comment sensibiliser à la cause ? », *op cit*, p13
[78] TRAINI, *La Cause animale*, *op cit.* p11
[79] Jargon parfois employé par les salariés des associations de protection animale eux-mêmes.

l'émotion qui peut aussi bien provoquer un engagement militant de longue durée, comme ce peut être le cas des zap de l'ONG Act Up, ou bien uniquement un don ponctuel annuel visible à travers l'exemple emblématique du Téléthon[80].

Outre l'interrogation sur la durabilité de l'engagement, l'appel à la seule sensibilité du publique peut entraîner des incompréhensions. En effet, ces campagnes sont uniquement basées sur le choc visuel dû à l'image : il y a donc peu de textes explicatifs. Parfois, afin de toucher un large public, les associations mettent en avant des personnes célèbres à l'image de l'association américaine PETA[81]. Le revers de ce type de dispositif basé sur le seul appel aux émotions est qu'il peut mener à des engagements réalisés sur la base d'incompréhensions[82]. En effet, en méconnaissant le fondement du problème, ces nouveaux sympathisants sont susceptibles d'adopter un comportement militant non escompté initialement par les associations. Ainsi, suite à ces campagnes, on peut retrouver de nouveaux végétariens qui le sont pour des effets de mode, ou bien dont l'engagement est peu rationnel mais uniquement basé sur le refus de manger un être vivant doté de sensibilité. On constate que ces nouveaux militants peuvent alors faire l'objet d'un rejet de part et d'autre. En effet, la majorité des non militants stigmatiseront ce refus de manger des animaux ce à quoi les nouveaux sympathisants ne sauront répondre de façon étayée et construite. D'autre part, les militants de la cause animale portent un regard le plus souvent méprisant à l'encontre de ces nouveaux végétariens qui, pour eux, décrédibilisent la cause de part la pauvreté de leur discours ou le caractère flexible de leur nouveau comportement alimentaire. Les adhésions provoquées par les campagnes exclusivement sensationnelles peuvent donc être sources de tensions ou de conflits car l'engagement initial est soit ponctuel – or il semble que rien n'est plus susceptible d'énerver un militant végétarien que de voir une personne se revendiquant du végétarisme mais mangeant de la chair animale ponctuellement- soit basé sur une méconnaissance des modes de vie et d'abattage des animaux d'élevage.

Dès lors, les campagnes uniquement basées sur le seul appel aux émotions se fait de plus en plus rare, que ce soit parce qu'il est jugé contre-productif sur le temps long de l'engagement militant ou bien parce qu'il contribue à la délégitimation des mouvements de

[80] LEFRANC Sandrine, SOMMIER Isabelle, « *Conclusion. Les émotions et la sociologie des mouvements sociaux»,* in TRAINI Christophe, *Émotions... Mobilisation !* Presses de Sciences Po « Académique», 2009

[81] Pour des exemples de campagnes « dirty work », voir annexe III.

[82] Incompréhension « *d'autant plus manifeste lorsque les dispositifs tendent à gommer leurs aspects les plus partisans et exclusifs afin de toucher le « grand public* » » in TRAINI, SIMEANT, *Introduction, pourquoi et comment sensibiliser à la cause ? op cit.* p21

protection animal. En effet, d'après Christophe TRAINI[83], l'appel récurrent au registre émotionnel à la fin du XIXème siècle fut historiquement source de décrédibilisation du mouvement, tendance palliée par la naissance de la philosophie de l'éthique animale milieu XXème siècle notamment.

Les associations de protection des animaux d'élevage font donc appel aux émotions afin de susciter une réaction initiale, mais tentent de ne pas dépasser le seuil d'acceptabilité sociale au-delà duquel les destinataires de l'action ne seraient plus réceptifs à l'argumentaire derrière l'émotion qui cherche à ancrer le changement de pratique de manière plus durable. Comme le résume Sandrine LEFRANC et Isabelle SOMMIER « *bref il faut être suffisamment en colère mais pas trop* »[84].

Le paradoxe des campagnes abolitionnistes ou réformistes concernant la protection des animaux d'élevage est donc qu'il doit susciter un choc initial sans que ce choc soit trop violent, afin de ne pas braquer le public, de délégitimer la cause ou d'empêcher le destinataire de poursuivre son adhésion en transformant le choc initial en engagement rationnel. On assiste donc à des stratégies de gestion rationnelle des effects qui induisent une euphémisation des dispositifs de sensibilisation pour des raisons stratégiques. C'est la raison pour laquelle certaines associations de protection animale vont privilégier des supports écrits ou des illustrations « enfantines », exempts de situations mettant en scène souffrance et cadavres, à des photos ou vidéos sanguinolentes.

Cependant, comme l'indiquait VILMER[85], l'ignorance est le premier obstacle auquel se heurtent les associations de protection des animaux d'élevage. C'est la raison pour laquelle le recours au répertoire d'actions basées sur l'émotion et la scandalisation est récurrent, malgré les limites ci-dessus indiquées, puisque la logique du dévoilement, visant à condamner les mauvaises pratiques en matière d'élevage, est importante pour convaincre le plus grand nombre. Nous entendons scandalisation au sens de Michel OFFERLE[86] à savoir que des organisations tendent d'alerter, d'indigner, de « scandaliser » le plus grand nombre sur une pratique afin de permettre son changement ou sa disparition. Contrairement aux mouvements sociaux traditionnels type syndicat, la légitimation du combat des associations de protection

[83] TRAINI, *Cause animale, op cit*
[84] LEFRANC, SOMMIER, « Conclusion. Les émotions et la sociologie des mouvements sociaux»,, *op cit*, p290
[85] VILMER, *Ethique animale, op cit.* « La première cause du spécisme est l'ignorance –celle du monde animal et surtout de la manière dont l'homme traite les animaux » Pour plus de détails sur les ressorts du spécisme dû à la socialisation primaire, voir annexe IV.
[86] OFFERLE Michel, *Sociologie des groupes d'intérêt*, Paris, Montchrétien, 1994, p125

des animaux d'élevage ne passe pas par le nombre/la masse mobilisée mais par l'appel à la vertu via la scandalisation.

A travers le dévoilement et la scandalisation, l'objectif est de « *rendre visible aussi bien que sensible* »[87] ce qui va donc au-delà du discours choc simpliste puisqu'il inclut un argumentaire rationnel. L'un des dispositifs de sensibilisation alors parfois mobilisé est celui du témoignage (de l'employé d'une chaine d'abattage, d'un éleveur respectueux du bien-être animal, d'un militant etc.). Cette logique du dévoilement est fortement prégnante à travers la popularisation de concepts comme le « carnisme ». Forgé par Mélanie JOY en 2001, ce terme a été popularisé suite à la parution de son ouvrage en 2010 où elle le définit ainsi : « *le carnisme* [est une] *idéologie, un ensemble partagé de croyances, mais aussi de pratiques conformes à ces croyances. C'est l'idéologie invisible qui conditionne les gens à manger certains animaux. Elle émane d'un système qui pratique la violence physique à grande échelle, conduisant chaque année des milliards d'animaux à grandir et périr dans des conditions effroyables pour finir dans nos assiettes. A l'instar d'autres systèmes violents, celui-ci repose sur une « idéologie des trois N » : manger de la viande est normal, naturel et nécessaire*. »[88]. Cette pratique du dévoilement est extrêmement visible dans les campagnes menées par les associations de protection des animaux d'élevage. Ainsi, dans la vidéo de présentation de L214 la voix off indique : « *L214 s'est donné comme mission première de dévoiler la réalité cachée de l'élevage, ce que l'industrie alimentaire ne montre pas* »[89]. Cette association mène, pour se faire, des enquêtes dans les abattoirs et les élevages industriels. La réalisation de ces études est extrêmement importante pour la mise à l'agenda politique et médiatique. Ainsi, L214 et le groupement Stop gavage, en dénonçant ouvertement l'utilisation de foie gras industriel par les grands chefs cuisiniers français sont parvenus à faire cesser ces pratiques dans certains palaces parisiens comme celui de Joël Robuchon[90].

La scandalisation et la logique du dévoilement par les associations de protection des animaux d'élevage peut s'analyser en trois axes. D'une part les dispositifs qui exacerbent la souffrance de l'animal et font appel à l'émotion du consommateur[91]. La plupart de ces campagnes jouent sur la proximité entre l'homme et l'animal et tendent à effacer les barrières

[87] TRAINI, *op cit*, p168

[88] « Manger des animaux ? Pratiques et perceptions en univers carniste » p194 in Cahiers antispécistes, p3, [en ligne] in http://www.cahiers-antispecistes.org/IMG/pdf/ParadoxeViande-CA35.pdf

[89] « L'association L214 – Ethique et animaux », vidéo de présentation, [en ligne] consulté le 28/07/2014, in http://www.l214.com/pourquoi-L214, 0,25sec

[90] Stopgavage.com « Foie gras : scandale dans les palaces parisiens », [en ligne], consulté le 27/07/2014, 2013 in http://www.stopgavage.com/foie-gras-grands-chefs

[91] Pour des exemples de campagnes basées sur la logique du dévoilement, voir annexe V.

entre espèces. Ces dispositifs de sensibilisation visent à susciter un certain dégout de la chair animale et à condamner les pratiques qualifiées d'inhumaine, de l'élevage intensif. Le but est de casser l'image idyllique, festive et rurale de la production de viande afin de montrer la réalité de l'élevage industriel conventionnel. L'association PETA avec l'organisation d'actions type « Unhappy Meal », rentre dans ce schéma, puisque son but est de dévoiler les coulisses de la production de la viande dans les fast food en faisant intervenir des militants déguisés en faux Romuald Macdonald sanguinolent munis de hachoirs. L'un des autres ressorts de la logique du dévoilement est la transposition du traitement que l'homme fait subir aux animaux, à l'espèce humaine. Inspiré de la philosophie antispéciste qui veut que l'on épargne aux animaux ce que l'on ne désire pas que l'homme subisse lui-même, les campagnes associant humains et animaux sont perçues comme extrêmement choquantes par l'opinion publique. Outre les traditionnelles affiches, vidéos et supports de communication, on peut classer les actions de type « barquettes humaines »[92] dans cette catégorie. Enfin, certaines associations de protection des animaux d'élevage jouent sur la culpabilisation du consommateur. Par la même, ils font du fait de manger de la viande une pratique certes hégémonique mais néanmoins scandaleuse. La distribution de tracts « Ton papa tue des animaux » à la sortie des écoles par les militants de l'association PETA rentre dans cette optique de culpabilisation du consommateur.

La logique du dévoilement est induite par des contraintes liées à la méconnaissance du sujet par la majorité du grand public mais aussi par des obligations internes propres aux NMS et donc aux associations de protection des animaux d'élevage qui tiennent en la faiblesse de la base militante. A titre d'exemple, la jeune association L214 est fortement visible et virulente grâce à ses campagnes attractives et sa forte présence sur le net, cependant sa structure interne ne comporte pas de siège et n'emploie que quatre salariés.

Cependant, la scandalisation, l'appel aux émotions et au registre du dévoilement n'a pas que des avantages pour les associations de protection des animaux d'élevage et peut entrainer une réaction de défiance, de rejet voire d'agressivité de la part du grand public qui se sent pris pour cible et directement attaqué dans son mode de vie et de consommation quotidien. Afin d'y pallier, certaines associations couplent logique du dévoilement et logique démopédique à l'image de l'Association Végétarienne de France qui organise des

[92] Derrière ce terme on entend les actions menées en public où, un ou plusieurs militants, sont allongés dans de fausses barquettes de viande et aspergés de faux sang. Ils sont ensuite recouvert d'un film plastique sur lequel est apposé un code barre.

dégustations gratuites de produits végétariens, fait la promotion de son dispositif « jeudi Veggie » afin de bannir la consommation de chair animale une fois par semaine et multiplie les ateliers culinaires et les rencontres végétariennes sur le territoire français, le tout accompagné d'outils éducatifs. Dans la même lignée, la Journée Sans Viande qui se tient tous les mois de mars, est l'occasion de faire de la pédagogie autour des différents modes d'élevage et le régime végétarien sans pour autant avoir recours à la scandalisation (même si certaines structures réalisent des happening et des actions « barquettes humaines » lors de cette journée).

Comme la plupart des NMS, les associations de protection des animaux d'élevage ne rejettent pas certaines pratiques militantes déjà utilisées avant elles par les mouvements sociaux historiques telles la distribution de tracts, de pétitions ou la tenue de stands d'informations. Certaines structures renouvellent leur répertoire d'action en se distinguant des autres via l'organisation de concours ou de classements. Ainsi, CIWF France décerne chaque année le trophée du bien-être animal à certains individus ou enseignes et l'association One Voice possède sa propre marque d'engagement qu'elle appose sur les pratiques ou entreprises qu'elle cautionne.

Enfin, l'importance des Nouvelles Techniques d'Information et de Communication (NTIC) dont la présence sur les réseaux sociaux, est primordiale afin d'assurer la résilience des associations de protection des animaux d'élevage (comme la plupart des NMS). En effet, ces organisations sont déstructurées notamment sur le plan géographique : Internet et les réseaux sociaux permettent ainsi la réalisation d'actions et la constitution de réseaux sur tout le territoire. La base militante des associations de défense des animaux d'élevage est relativement jeune en comparaison avec les organisations de protection des animaux domestiques, ce qui explique l'attractivité des designs et des pages Internet de ces organisations[93]. De plus, grâce aux réseaux sociaux, l'action d'individus antispécistes ou militants pour la cause des animaux d'élevage peut être relayée par des associations de protection des animaux de consommation. C'est le cas du blog d'Insolence Veggie, militante féministe antispéciste qui a connu un fort retentissement sur les réseaux sociaux de par la qualité de ses dessins et de l'aspect fortement dérangeant de ses prises de position[94].

Les réseaux sociaux et Internet sont donc des supports déterminant pour la survie des associations de protection des animaux d'élevage puisqu'ils constituent aussi bien des

[93] Quelques visuels sont disponibles en annexe VI.
[94] Exemple de dessins en annexe VII.

medium indispensables à la communication que des moyens de mobilisation et de constitution de ces organisations. Les modes traditionnels d'actions sont peu à peu remplacés par leur corolaire informatique et les pétitions en ligne prennent progressivement le pas sur les traditionnels supports papiers. On voit par exemple poindre les premières campagnes « selfie »[95].

Si les associations de protection des animaux d'élevage utilisent les mêmes dispositifs de mobilisation que la plupart des NMS à savoir les réseaux sociaux, l'appel aux émotions combiné au registre démopédique afin de ne pas susciter de rejet trop important de la part de l'opinion publique, elles possèdent leurs propres particularités. En effet, la logique du dévoilement est au cœur du dispositif de mobilisation du fait même de la méconnaissance des conditions de vie et d'abattage des animaux en élevage industriel par la plus grande partie de l'opinion publique. Cependant, elles doivent rapidement coupler l'appel aux émotions (provoquées par la scandalisation naissant de la découverte des pratiques de l'élevage industriel par le grand public) à la présence d'un argumentaire rationnel et construit. Or, les associations de protection des animaux d'élevage n'opèrent pas toutes le même choix stratégiques entre les trois leviers que sont l'appel à la raison, aux émotions et à l'action.

[95] La Protection Mondiale des Animaux de Ferme (PMAF) a ainsi lancé une pétition en ligne contre la mayonnaise aux œufs de batterie de la firme Benedicta au printemps 2014 basée sur la réalisation la plus importance possible de « selfie » devant un pot de mayonnaise de l'entreprise ou dans un super marché. Ces selfies étaient par la suite publiés sur les réseaux sociaux (Twitter, Facebook, Instagram notamment). Voir modalités in http://pmaf.org/campagnes/selfiewonderpoule/index.php

Section IV : Des choix stratégiques en terme d'action divergeant selon les structures

« Si tu t'obstines à soutenir [que la nature] *t'a fait pour manger la chair des animaux, égorges les donc toi-même, je dis de tes propres mains* […]. *Si, pour les manger, tu attends qu'ils soient morts, et si tu as horreur d'égorger un être vivant, pourquoi donc outrageant la nature, te nourris-tu d'un être animé ? Pourquoi, après même qu'il est mort, ne le manges tu pas tel qu'il est ? Il te faut le dénaturer enfin par des assaisonnements et des drogues qui ôtent l'horreur du meurtre »*[96]

Cette pensée de PLUTARQUE n'est guère éloignée de l'argumentaire de certaines associations de protection des animaux d'élevage aujourd'hui[97]. On constate ainsi une différence importante entre organisations selon qu'elles adoptent un discours et ont recours à des supports scandalisant et stigmatisant ou, au contraire, qu'elles jouent sur le registre démopédique, de l'expertise ou de l'émotion tout en restant dans le positif.

Cette hétérogénéité peut s'expliquer par la transposition de la théorie de Christian LE BART, relative au bricolage dans le monde politique, au monde des ONG[98]. En effet, chaque structure compose, « bricole » en fonction de son discours idéologique, des moyens pragmatiques dont elle dispose, de son référentiel identitaire mais aussi du contexte dans lequel elle évolue.

Or, il ressort avec évidence que la fracture idéologique abolitionniste versus réformiste entraine des choix stratégiques différents en termes de discours et de répertoire d'actions. En effet, ces organisations ne vont pas avoir les mêmes objectifs. Les associations antispécistes vont chercher à convaincre le plus grand nombre de l'importance de l'adoption de comportements –notamment alimentaires- refusant toute exploitation des animaux. D'un autre coté, les associations réformistes chercheront à améliorer les modes d'élevage, de transport et d'abattage des animaux de rente. Les mouvements abolitionnistes sont donc souvent plus radicaux dans leurs discours et leurs manières d'agir que les structures réformistes et ne vont pas hésiter à mener des actions spectaculaires d'envergure. Ainsi, les opérations « barquettes

[96] PLUTARQUE *De Esu Carvinum* in VILMER, *Anthologie d'éthique animale, op cit,* p25
[97] Voir annexe V chapitre 3, rubrique « culpabilisation du consommateur »
[98] LE BART Christian, « Le Savoir-faire politique comme bricolage », in POIRMEUR Yves et MAZET Pierre (dir), *Le métier politique en représentations*, Paris, L'Harmattan, 1999, pp293-317

humaines » sont souvent l'apanage des associations abolitionnistes telles PETA ou L214 et il est extrêmement rare de voir ce type d'action menées par des structures réformistes.

Le recours à la scandalisation, de type stigmatisation de la consommation de viande, peut aussi s'expliquer par un sentiment d'exclusion de la part des militants antispécistes. En effet, marginalisés de part leurs comportements et habitudes alimentaires, les végétariens militant dans des associations abolitionnistes vont adopter une position de défense face à cette attitude de rejet, position pouvant elle-même paraitre extrême ou agressive, ce qui va contribuer à renforcer leur marginalisation. Si tous les végétariens ne sont pas militants, une partie d'entre eux, très active, se revendiquent donc virulemment de l'antispécisme. Depuis 2001, il existe même une « veggie pride » afin d'exhiber la fierté de l'appartenance à la mouvance antispéciste et de lutter contre ce qu'ils ont intitulé la « végéphobie »[99]. Sont par exemple dénoncées comme attitudes relevant de la végéphobie, les nombreuses remarques auxquelles font face les militants de la cause animale (sur la perte de virilité de ses membres, sur le risque de carence lié à cette diète ou encore sur le « cri de la carotte »). Cette marginalisation trouve parfois un écho dans les spots publicitaires. Ainsi la firme Herta en 2004 mettait en scène un homme portant un T-shirt « Je suis végétarien » et dont les amis ne mettaient pas longtemps à persuader de manger du jambon, ce qu'il entreprenait avec délectation. Le manuel développé par Vegan France interprète la végéphobie de la façon suivante : « *si les végétariens sont rejetés, c'est qu'ils posent nécessairement, même à leur insu, la question de la consommation des chairs d'animaux. C'est en tant qu'opposants à la consommation de viande, et donc à la domination humaine, que les végétariens se retrouvent en butte à des réactions violentes* »[100]. Face à ces critiques, les militants des associations antispécistes vont donc développer une posture de domination sur le plan intellectuel et construire un discours avec des éléments de langage spécifique ce qui facilitera, par la même, le sentiment d'appartenance à un même groupe. Ils vont ainsi avoir recours à un vocabulaire particulier comprenant des mots comme « cadavre », « omni » ou « végé ». Ils vont également utiliser des arguments et des images choquantes. Face à l'accusation végéphobe « Hitler était végétarien », l'une des réactions parfois induite de la part des militants abolitionnistes est le parallèle entre les abattoirs et les camps de concentration. La réaction extrême à ce type

[99] Il existe même un petit manuel à destination des végétariens dont le but est de lutter contre le sentiment de végéphobie intitulé « *La Végéphobie ou le rejet du végétarisme pour les animaux et la discrimination des personnes végétariennes, quelques réflexions à propos des causes, des conséquences et des perspectives de lutte* » p67, [en ligne] consulté le 28/07/2014 in http://www.vegan-france.fr/combattre-vegetophobie.pdf

[100] *Ibid*. p5

d'accusation extrême auto-entretien alors la marginalisation de certains individus ou associations antispécistes.

« *Nous vivons dans une situation étrange. Nous sommes pratiquement tous d'accord pour dire que la façon dont nous traitons les animaux et l'environnement est importante, et pourtant rares sont ceux parmi nous qui prêtent une grande attention à notre principale relation aux animaux et à l'environnement. Plus étrange encore, ceux qui choisissent d'agir en accord avec ces principes -pourtant non sujet à controverse – en refusant de manger des animaux* […] *sont souvent considérés comme des marginaux, voir des extrémistes* » note Jonathan SAFRAN FOER[101]. Se sentant rejetés, certains militants vont radicaliser leurs discours et leurs pratiques y compris vis-à-vis des réformistes. Ainsi, on peut parfois constater l'existence de positions ouvertement hostiles aux militants prônant une attitude de consommation responsable en respect avec le bien-être des animaux d'élevage[102]. Ainsi, Elise DESAULNIERS indique que « *l'idée de manger moins de viande, mais de meilleure qualité, a de quoi séduire. Tout comme celle de « respecter » l'animal en ne gaspillant rien, voire de le tuer soi-même pour avoir une relation plus « authentique » avec sa nourriture. Il faut dire qu'il devient difficile d'ignorer la réalité des usines à viande et de l'exploitation animale. Une foule de documentaires, vidéos et photos sont aujourd'hui facilement disponibles sur le Web. Il est donc de bon ton de rejeter l'élevage industriel, de dire qu'on se soucie du bien-être animal et d'en appeler à un retour aux traditions. Malheureusement, ces discours (souvent sincères) ne changent pas fondamentalement la donne. Ils recouvrent surtout l'exploitation animale d'un vernis rassurant.* »[103]. Selon Mélanie JOY, l'une des attitudes carnistes les plus nuisibles au discours abolitionniste est celle selon laquelle il est bénéfique de manger et de consommer de la viande élevé en respect du bien-être animal. Ce faisant, ces réformistes poursuivent leur consommation tout en atténuant leur sentiment de culpabilité à l'égard des animaux ce qui les empêche d'aller plus en avant dans leur lutte.

Dès lors, quels sont les ressorts au cœur de l'engagement antispéciste ? Comme nous l'avons déjà notifié précédemment, il n'existe pas d'études scientifiques relatives aux végétariens qui le sont pour des raisons éthiques, nous allons donc nous inspirer de l'article de Christophe TRAINI à propos des « carrières végétariennes » qui cherche à étudier les

[101] SAFRAN FOER, *Faut-il manger des animaux ? op cit.* p96
[102] Pour voir une illustration de ce type de discours cf annexe VII (billet d'Insolente Veggie, « Etre un bon omnivore »)
[103] DESAULNIERS Elise, *Les vrais mâles préfèrent la viande – Convergences du féminisme et de l'antispécisme,* [en ligne] consulté le 06/07/2014, http://francoisestereo.com/les-vrais-males-preferent-la-viande-convergences-du-feminisme-et-de-lantispecisme-1/

« *questions de prédisposition du militantisme, du passage à l'acte, des formes différenciées et variables dans le temps prises par l'engagement, de la multiplicité des engagements le long du cycle de vie et de la rétraction ou extension des engagements* » [104]. Selon le politologue, les personnes suivent une sorte de continuum (d'où l'emploi du terme « carrière »). Elles commencent à exclure la viande rouge de leur alimentation, puis toute la viande mais en conservant la consommation de poissons. Enfin elles deviennent entièrement végétariennes puis végétaliennes et véganes. Evidemment, cette dialectique est un idéal-typique qui ne constitue pas le cheminement unique réalisé par un individu. En effet, certaines personnes naissent végétariennes de part leur socialisation familiale, d'autres passent directement d'un régime omnivore au végétalisme etc. C'est la raison pour laquelle les militants abolitionnistes se divisent sur le bienfondé, ou non, des associations réformistes : certains considèrent que cela constitue une étape importante vers l'adoption d'un régime végétarien et d'une éthique abolitionniste, tandis que d'autres postulent qu'il s'agit là d'un danger –les « carnivores consciencieux » étant satisfaits d'être parvenus à mettre en cohérence leurs idées et leurs pratiques alimentaires ne seraient pas inciter à aller plus loin et à remettre en cause l'exploitation animale. Selon TRAINI, le premier engagement en faveur du végétarisme provient des expériences affectives passées, et non de la lecture de textes d'éthiques philosophiques sur la relation entre l'homme et l'animal. Ces expériences affectives peuvent être diverses : aversion pour la viande, sensibilité pour les animaux qui font que des militants d'associations de protection des animaux domestiques peuvent être amenés à découvrir le végétarisme, ou bien prolongation d'un autre combat type anarchiste ou féministe. Cependant, si le choc émotionnel initial est important dans toute « carrière végétarienne », elle ne s'y limite pas : le changement de comportement nécessitant une exposition plus profonde à la littérature philosophique ou militante et au discours d'experts. Les militants abolitionnistes vont alors posséder des traits communs à leur groupe d'appartenance, parfois construit en opposition avec les militants réformistes, même s'il est important de rappeler une nouvelle fois qu'il n'existe pas deux groupes distincts mais une multitude de postures. Il existe donc un sentiment de « *communalisation* », de « *sentiment subjectif (traditionnel ou affectif) des participants d'appartenir à une même communauté* »[105] fondé sur des références communes en termes de littérature militante par exemple. Ainsi nait une satisfaction morale, affective (connaissance de nouveaux groupes de pairs) et identitaire chez les militants. C'est ce

[104] TRAINI, « Entre dégoût et indignation morale » *Sociogenèse d'une pratique militante*, *op cit*, p560
[105] KALBERG, « La sociologie des émotions de Max Weber », *Revue du MAUSS*, *op cit.* p288

qu'OLSON a qualifié de « rétribution du militantisme » pouvant être aussi bien du domaine matériel que de celui de l'affect. Ici le sentiment de fierté de l'appartenance à des associations abolitionnistes est fort et l'image du végétalien est souvent louée car difficile à atteindre.

Par ce détour par l'échelle individuelle nous avons pu analyser pourquoi les associations abolitionnistes adoptaient parfois un discours virulent voir agressif envers les omnivores voir les flexitariens militant dans des associations réformistes. Cependant, toutes les organisations antispécistes ne se ressemblent pas. Si certaines sont intransigeantes et restent sur une posture et un discours très fermes, comme l'association française Droit des animaux, d'autres peuvent, au contraire, rejoindre les organisations réformistes sur le recours à des supports parfois plus légers.

Que ce soit pour dédramatiser, déculpabiliser ou convaincre le plus grand nombre, le recours à l'humour et à des supports grand public moins violent sont ainsi régulièrement mobilisés. On peut penser à des campagnes comme « Roule ma poule » de l'association belge Gaia, « Wonderpoule contre Bénédicta » de la PMAF ou « Secouez Super U » de l'association abolitionniste L214[106]. Le recours à l'humour est largement dépendant du contexte dans lequel s'instaure la campagne menée et du type de public visé. Ainsi, les actions grand public vont davantage avoir tendance à recourir à l'émotion (rire ou pitié) que le plaidoyer institutionnel comme nous le verrons par la suite.

Si le répertoire d'actions mobilisé dépend de l'idéologie du mouvement, il est aussi conditionné à la capacité mobilisatrice des structures. En effet, toutes les associations de protection des animaux d'élevage ne possèdent pas les mêmes ressources internes. Ainsi, des associations comme la Protection Mondiale des Animaux de Ferme (PMAF) dispose d'une équipe composée d'ingénieurs agronomes notamment. Elle est donc en capacité de fournir une expertise, ce qui n'est pas le cas de certaines structures comme L214 qui va alors reprendre les études menées par la PMAF pour élaborer ses supports militants.

D'autres associations recherchent un impact médiatique non par la scandalisation ou l'expertise, mais sont en capacité de faire appel à une figure emblématique. On peut évidement penser à la Fondation Brigitte Bardot ou à la Ligue Protectrice des Oiseaux (LPO) avec Alain BOUGRAIN-DUBOURG, mais aussi aux parrains et marraines de certaines structures[107]. En l'absence de figure médiatique légitimant leur action, certaines organisations,

[106] Exemple d'affiche humoristique en annexe VIII.
[107] L'association PETA a régulièrement recours à des personnalités, et des ONG comme Sea Sheperd font de leur dirigeant, en l'occurrence Paul WATSON, des « chefs charismatiques » capable de réaliser des exploits d'envergure.

notamment végétariennes, mettent en avant le fait que tel sportif, ou tel artiste est ou était végétarien. Cela permet de contrecarrer l'argument selon lequel ce régime alimentaire serait le fait de marginaux carencés. Cependant, si le recours à la figure du chef peut être source de légitimité, elle peut aussi entraîner des critiques comme l'indique Christophe TRAINI : « *La protection animale démarre le plus souvent rabattue sur quelques stéréotypes ou figures sensationnelles. Ainsi, cette cause, l'une des plus ancienne et complexe qui soit, semble irrémédiablement condamnée à être réduite aux frasques d'une Brigitte Bardot ou d'un commando nocturne visant à libérer des visons d'élevage* »[108]

Mais la capacité de mobilisation ne dépend pas de la seule capacité interne en termes de ressources humaines ou financières, elle est également liée aux choix stratégiques et aux décisions qui en découlent. Ainsi, on peut constater que certaines associations sont des structures agissant dans un domaine très précis à l'image de Sea Sheperd qui ne traite que de la protection de la faune et la flore marine. Cette organisation est donc une structure de niche, ce qui a ses avantages puisqu'elle fait autorité en la matière, mais possède aussi ses limites en termes de mobilisation. En effet, la protection de l'écosystème marin n'est pas, à première vu, très attractif auprès du grand public. Pour compenser ce phénomène, Sea Sheperd dispose d'une communication très efficace en vue de bâtir une image d'une organisation jeune, dynamique et « tendance ». Ces actions coup de poing ainsi que la charte graphique mobilisée sont soignées et orientées dans ce but[109]. Au contraire, d'autres associations telles L214 ou la PMAF sont plus généralistes et traitent de tous les animaux d'élevage. On constate cependant que les campagnes contre les poules en batterie et les cochons sur caillebottis restent prédominantes par rapport à d'autres domaines d'action comme la pisciculture qui est un thème relégué au second plan, bien que faisant partie des missions officielles de ces organisations.

Enfin, certaines structures font le choix stratégique de l'action directe, à l'image du groupement Front de Libération Animale (ALF en anglais). Cette organisation, créée en 1976, est extrêmement déstructurée et agit de façon ponctuelle et souvent violente afin de libérer les animaux de laboratoire, d'élevage etc. Depuis sa création, ALF aurait ainsi sauvé plusieurs dizaines de milliers d'animaux entrainant par la même plusieurs millions d'euros de dégâts matériels[110]. Ce mode opérationnel à deux avantages : le premier est qu'il donne à

[108] TRAINI, *La Cause animale, op cit*, p2
[109] Voir annexe VI pour quelques exemples.
[110] Source : UTRIA Enrique, « Du radicalisme à l'extrémisme animalier », *Pouvoirs*, 2009/4 n° 131, p. 85-96.

l'association une dimension médiatique importante qui est disproportionnée par rapport à l'importance organisationnelle du mouvement. D'autre part, elle rentre en cohérence avec la ligne directrice de la mouvance à savoir la recherche de la libération des animaux et pas la seule abolition de l'exploitation animale ou la réforme de leurs conditions d'élevage. Leur crédo est révélateur de leur ligne directrice puisqu'à travers le «*nous nous battons jusqu'à ce que chaque cage soit vide, pas jusqu'à ce que chaque cage soit confortable*»[111] l'on peut ressentir la radicalité du mouvement. TRAINI qualifie ce nouveau profil militant à un comportement de « justicier ». Quant à Mark BERNSTEIN, professeur de philosophie à l'université du Texas, il associe la doctrine de ALF à celle de la « guerre juste » étendue aux animaux.

Si les actions de ALF ont pu être source de controverses au sein de la protection animale de part la radicalité des actes réalisés, d'autres structures enrobent leurs actions spectaculaires d'une communication efficace, exacerbant le côté justicier sans nuire à l'image de l'association car minimisant le côté hors la loi et violent de leurs actes. C'est le cas de Sea Sheperd qui fit de la chasse à la baleine et de ses opérations commando menées depuis 2008 une série télévisée de plusieurs épisodes, oscillant entre le genre documentaire et la télé réalité et intitulés « *Justiciers de mers* » (« *Whale wars* » dans la version anglaise). Ces émissions popularisèrent le directeur de l'ONG Paul WATSON et bénéficieront d'une audience importante.

Ainsi, l'hétérogénéité des associations de protection des animaux d'élevage est visible de par leurs modes d'action et d'organisation qui divergent. On peut l'expliquer par la différence en termes de capacité interne de mobilisation, de choix stratégique différent fortement corrélé à la posture libérationniste, abolitionniste ou réformiste. Cependant, même si elles peuvent s'opposer sur bien des points, notamment idéologiques, les associations de protection des animaux d'élevage partagent des répertoires d'actions communs aux NMS et s'appuient fortement sur le ressort émotionnel, même si d'autres leviers peuvent être mobilisés à l'image du registre démopédique ou d'expertise, comme c'est le cas de la part de la Protection Mondiale des Animaux de Ferme.

[111] In GABIZON Cécilia, "Nouvelle opération des ultras de la cause animale », 2009, [en ligne], consulté le 29/07/2014, http://www.lefigaro.fr/actualite-france/2009/10/31/01016-20091031ARTFIG00339-nouvelle-operation-des-ultras-de-la-cause-animale-.php?pagination=6

Chapitre III- Etre réformiste dans un monde à dominante abolitionniste et de ses conséquences stratégiques à travers le cas de la PMAF

La protection des animaux d'élevage est, comme nous l'avons vu, un domaine clivant. Dans ce champ les associations réformistes ne sont pas, sur la scène médiatique notamment, prédominantes : les organisations abolitionnistes semblant davantage virulentes. Dès lors, nous allons nous pencher sur la situation de la Protection Mondiale des Animaux de Ferme (PMAF), association réformiste, afin de voir comment cette structure agit et quels sont les ressorts de ce choix (section V). Enfin, nous verrons si le clivage réformisme/abolitionnisme est pertinent à l'échelle micro pour expliquer le positionnement et la stratégie des organisations (section VI)

Section V : Un choix logique aux vues du cadre fondateur et des orientations ultérieures de la PMAF

« *Un intérêt est un intérêt quel que soit l'être dont il est l'intérêt. Ceux des Noirs valent ceux des Blancs, ceux des femmes valent ceux des hommes, ceux des animaux non humains valent ceux des animaux humains. Il faut donc considérer l'intérêt de la souris qui est essentiellement de ne pas souffrir, indépendamment de ses autres caractéristiques : « la souffrance est la souffrance, quelles que soient les capacités, autres que la capacité à souffrir, dont dispose l'être en question ». Le fait que l'homme soit globalement plus intelligent, plus rationnel et plus complexe que la souris ne change rien au fait que l'un et l'autre souffrent* »[112]

Associations réformistes et abolitionnistes partent toutes deux du fait que l'animal est un être vivant pouvant ressentir la douleur. Les différences entre organisations se font donc sur la conclusion issue de ce constat : d'une part celles qui refusent toute souffrance et exploitation animale à des fins humaines (abolitionnisme), d'autre part, celles qui aspirent à réduire cette souffrance sans remettre en cause l'utilisation de l'animal, notamment à usage de consommation. C'est le cas de la Protection Mondiale des Animaux de Ferme (PMAF), association reconnue d'utilité publique, qui à pour but « *d'œuvrer pour une meilleure prise en*

[112] VILMER, *Ethique animale, op cit.* p72-73 d'après la théorie utilitariste de Peter SINGER.

compte du bien-être des animaux, à toutes les étapes de leur vie (élevage, transport, abattage). »[113]

Nous sommes donc bien ici en présence d'une association « pro élevage » dans le sens où la PMAF essaye, par divers leviers, de faire évoluer les pratiques en matière d'élevage vers une meilleure prise en compte du bien-être animal, sans renier le principe d'élever des animaux pour la consommation humaine. Cette politique est clairement inscrite dans les statuts de l'organisation puisque l'on peut lire que :

« L'association [la PMAF] *a pour but :*

- de soutenir et encourager les initiatives d'éleveurs, de l'industrie agro-alimentaire et de la distribution qui contribuent à améliorer le bien-être des animaux en élevage (signes officiels de qualité, agriculture biologique...) ;

- de promouvoir la diffusion de l'état des connaissances en biologie, physiologie et éthologie des animaux de ferme selon leur espèce, dans le cadre d'une approche documentaire et scientifique vérifiée, et notamment auprès du public scolaire ;

- de favoriser une meilleure connaissance des lois de protection animale auprès des professionnels et du grand public, et de veiller à la bonne application de la réglementation, en apportant notamment son concours et son expertise aux forces de l'ordre et aux différents services de l'Etat concernés ;

- d'œuvrer pour faire évoluer la réglementation française et européenne qui protège les animaux ;

- de favoriser les soins et l'hébergement aux animaux d'élevage victimes de mauvais traitements ou d'actes de cruauté, en tant qu'intermédiaire ou dans ses propres structures d'accueil. »[114]

La PMAF va donc avoir recours à un large répertoire d'actions et adapter son discours selon le public visé, mais son objectif restera le même : permettre une amélioration des conditions d'élevage et non son abolition. Auprès des éleveurs, la PMAF fera du conseil et valorisera les « bonnes pratiques », celles jugées respectueuse du bien-être de l'animal durant son cycle de production. Par exemple, l'association fait la promotion du « paysan charcutier » Thierry Schweitzer qui a mis en place dans ses élevages porcins, un modèle respectueux des besoins de l'animal. Alors que plus de 90% des cochons sont élevés sur caillebotis, dans des bâtiments fermés avec une densité importante (ce qui entraine des comportements indésirables chez l'animal), la marque Thierry Schweitzer induit un cahier des charges contraignant mais répondant au bien-être du cochon sur plusieurs points. Tout d'abord, l'animal bénéficie de paille, un substrat indispensable à son instinct de fouissage ; il dispose d'un espace de vie relativement important, y compris les mères (qui, rappelons-le, en élevage conventionnel, sont

[113] In Protection Mondiale des Animaux de Ferme, rubrique « Les missions », [en ligne], consulté le 04/08/2014, http://pmaf.org/nous-connaitre/les-missions-de-la-pmaf.html

[114] *Ibid*. Souligné par l'auteur pour les besoins de l'analyse.

isolées, bloquées ou attachées la majeure partie de leur vie), il ne subit pas de section des dents ou de la queue et n'est pas soumis à une prise d'antibiotique intensive[115]. Or, la PMAF a érigé ce mode d'élevage, dit « élevage sur paille », comme une alternative intéressante qu'il serait souhaitable de développer, au même titre que l'élevage des porcs en plein air. On voit donc bien que l'association adopte une démarche incrémentale, dans le sens où, pour modifier les pratiques, elle opère « pas à pas », petit à petit. Afin de changer les pratiques en matière d'élevage porcin, elle va se rendre auprès des principaux éleveurs –bretons notamment- et des grosses firmes industrielles et leur conseiller d'acquérir certaines installations, comme les maternités Thierry Schweitzer[116], ou, au contraire, d'éliminer certaines pratiques du cycle de production, comme les mutilations. Une fois que cette étape sera franchie il est probable que la PMAF, alors acceptée du monde de l'élevage et reconnue comme un interlocuteur crédible, franchisse un nouveau cap qui sera l'adoption de l'élevage sur paille dans tous ses aspects, et pas seulement un ou deux points particulièrement sensibles. Enfin, toujours dans cette logique constructiviste de promotion du bien-être animal, après le porc sur paille, l'élevage en plein air sera considéré comme le modèle à atteindre pour une meilleure prise en compte du bien-être animal. Cette stratégie incrémentale ne résulte pas du seul choix interne à l'association, mais est fortement dépendante de l'environnement d'action propre à l'agriculture. En effet, afin de se faire admettre dans le milieu de l'élevage, les associations de protection des animaux ne doivent pas être perçues comme trop idéalistes ou nuisibles. C'est la raison pour laquelle les associations abolitionnistes, et même certaines associations réformistes, ne dialoguent pas avec les éleveurs et orientent leurs actions uniquement envers le consommateur voir les institutions.

Ce n'est pas le choix opéré par la PMAF qui a souhaité agir auprès de tous les acteurs, éleveurs conventionnels compris. C'est la raison pour laquelle l'association privilégie la promotion des bonnes pratiques davantage que la stigmatisation de l'élevage intensif, dans un souhait de maintenir la confiance et le dialogue avec tous les interlocuteurs. La stratégie de la PMAF bénéficie donc d'une fenêtre d'opportunité, dans le sens où, peu d'associations peuvent se targuer d'être grand public tout en dialoguant avec les éleveurs, les institutions et la grande distribution. Cependant, si cette position a des avantages certains, elle est difficile à

[115] Informations issues du site du producteur : http://www.thierry-schweitzer.com/

[116] En élevage intensif, la truie est isolée dans une stalle individuelle où elle ne peut pas bouger. Elle y reste durant toute la durée de sa gestation et de la lactation avant d'être à nouveau inséminé. Ce confinement est justifié par le fait que la truie risque d'écraser ces petits en se retournant. La PMAF fait la promotion des alternatives aux stalles individuelles comme la case Thierry Schweitzer où la truie dispose de paille et d'un espace lui permettant de se mouvoir librement, l'agencement de l'espace réduisant les risques d'écrasements des porcelets.

tenir dans la mesure où elle peut manquer de lisibilité pour une partie du grand public. En effet, il est plus aisé d'expliquer que manger du porc induit de la souffrance (position abolitionniste menant au végétarisme) que de se lancer dans l'explication des trois types d'élevages (caillebotis, sur paille et plein air) auprès d'un public qui, la plupart du temps, ignore l'existence de ces conditions d'exploitation. La PMAF est donc susceptible d'être moins efficace que d'autres structures lorsqu'il s'agit de provoquer rapidement une réaction basée sur l'émotion. Aussi tente-t-elle de pallier ce déficit en cherchant à entrainer un changement de pratiques plus réfléchit et durable allant au-delà du premier choc émotionnel en s'appuyant sur le ressort démopédique et de l'expertise.

La PMAF ne fait pas la promotion d'un régime végétarien mais oriente le consommateur vers une alimentation respectueuse du bien-être animal. Elle va donc se doter d'outils grand public, notamment de dépliants, explicitant les différents modes d'élevage et les différentes façons de les reconnaitre sur les emballages de produits. La campagne la plus emblématique de la PMAF est celle pour la promotion des œufs de poules élevées en plein air. Une nouvelle fois, le but n'est pas ici de stigmatiser l'élevage en batterie, mais de valoriser l'acte d'achat d'œufs de poules élevées en plein air. Pour ses actions grand public, l'association va mettre en place une mascotte, « Wonderpoule », qui va sillonner la France une fois par an. La PMAF insiste beaucoup sur le registre démopédique afin de faire passer son message, là où une autre structure pourrait faire le choix de l'appel aux sentiments via une campagne choc sur les conditions d'élevage des poules de batterie. La PMAF tend à orienter ces outils pédagogiques et ses supports grands publics de façon ludique et éducative : les illustrations utilisées ne sont pas choquantes et le but est d'inciter le consommateur à changer ses habitudes de consommation non pas en le stigmatisant, mais en lui montrant qu'il est aisé de modifier son acte d'achat afin de contribuer à titre individuel à l'instauration de pratiques davantage respectueuses du bien-être animal[117]. L'association réformiste a également lancé un site internet éducatif où de nombreux supports pédagogiques sont disponibles gratuitement et triés selon les classes d'âges concernées (primaire, collège, lycées agricoles etc.)[118].

La PMAF a toujours été pro-élevage de par son positionnement fondateur (issu du CIWF comme nous l'avons vu précédemment), mais également de la composition de son bureau et de la masse salariale. Les personnes végétariennes sont ainsi en minorités au sein du personnel. Celui-ci est, en outre, composé d'une part importante d'ingénieurs agronomes dont

[117] Exemple de dépliant démopédique sur la campagne pour les œufs de poules élevées en plein air en annexe IX
[118] Voir le site éducatif de la PMAF « Animaux de ferme.com » : http://www.animaux-de-ferme.com/

la socialisation secondaire et le cursus universitaire contribuent à expliquer la position pro-élevage.

Quant au choix de valorisation des bonnes pratiques, il n'a pas toujours été de mise mais résulte d'un changement politique récent. Ainsi, si la PMAF a toujours été pro-élevage, sa communication, notamment grand public, est plus positive seulement depuis quelques années. En effet, le « dirty work », visant à susciter les émotions, est intéressant pour des stratégies de levées de fonds et donc difficile à abandonner. La PMAF a ainsi opéré un toilettage récent afin de paraître plus professionnelle et audible aussi bien auprès des éleveurs, des institutions que du grand public. Par exemple, sur la boutique en ligne de l'association[119], il n'est désormais plus possible de trouver les t-shirts ou les cartes postales « Halte au transport » avec un agneau agonisant sortant la tête d'une bétaillère.

Si cette position pro-élevage et « positive » peut entrainer des risques pour l'association en terme de lisibilité grand public et de rejet de la part des associations abolitionnistes les plus radicales, elle possède des avantages certains car elle contribue à dépolitiser le problème. Si des structures comme L214 n'hésitent pas à stigmatiser certains éleveurs, grands chefs ou enseignes de la grande distribution, la PMAF parait plus neutre et objective ce qui lui donne une voix importante notamment auprès des institutions. En effet, l'association agit également au niveau des instances gouvernementales (ministère de l'agriculture, sénat) et de la commission européenne. Elle mène ainsi des actions de plaidoyer et dispose d'une certaine audience grâce à son discours qui se plie à la représentation hégémonique des institutions publiques, en tentant de trouver des alternatives au sein du système et non en faisant la promotion de son abolition.

Selon OFFERLE[120], la légitimation des causes collectives peut se faire grâce à la force du nombre d'une organisation (c'est le cas des mouvements sociaux), à l'appel à la vertu (d'où le répertoire d'action basé sur la scandalisation) où bien grâce à une justification scientifique. Si la PMAF peut mener des actions basées sur l'émotion, elle se distingue de la plupart des associations de protection des animaux car elle ajoute à cette visée militante/grand publique un regard d'expertise. Seule l'OABA est davantage institutionnalisé, mais cette association n'a pas vocation à agir auprès de l'opinion publique, opinion publique dont elle n'est pas connue par ailleurs. L'OABA a en effet une base militante restreinte et oriente toute son action d'amélioration des conditions d'abattage envers les institutions. Au contraire, la

[119] In http://pmaf.org/boutique/
[120] OFFERLE Michel, *Sociologie des groupes d'intérêt, op cit.*

PMAF agit à deux niveaux : d'une part son expertise et sa technicité lui permet d'être audible auprès des instances décisionnaires publiques et des éleveurs, d'autre part, la vulgarisation de ses études et enquêtes lui donne de la crédibilité lors de ses actions grand public (stands d'information tournée, interventions en milieu scolaire…). Cette dimension d'expertise confère également à la PMAF de la légitimité au sein de la protection animale puisque des associations abolitionnistes plus radicales, telle L214 qui ne disposant pas des ressources internes nécessaires pour mener ses propres études en interne, vont utiliser les enquêtes et les documents scientifiques de la PMAF sur leurs sites internet ou lors de leurs campagnes.

Cette expertise rentre dans une évolution plus large de la logique de l'action collective qui tend à davantage d'institutionnalisation. Ce mouvement comporte une professionnalisation des organisations et une réduction de l'appel au ressort émotionnel. Cela est particulièrement visible dans le cas de la PMAF qui, malgré ces actions auprès du grand public et le référencement de 30 000 membres et donateurs, possède une faible base de militants actifs et de correspondants locaux. Ainsi, la tournée 2014 ne s'est pas faite avec des bénévoles mais avec le staff salarié de l'association. Comme l'indique Christophe TRAINI, cette professionnalisation des organisations de protection animale favorise ainsi « *grandement la modulation des émotions en fonction des circonstances et des cibles visées* »[121] et ajoute « *il n'est pas rare qu'à travers leurs propos certains responsables d'organisations militantes se révèlent conscient de la nécessité tactique d'éviter des dispositifs de sensibilisation sollicitant des émotions négatives trop violentes* »[122].

Le choix stratégique de la PMAF de s'adresser à tous les protagonistes dans un registre d'expertise et démopédique est donc lié à un faisceau de facteurs aussi bien historiques, qu'en termes de ressources internes à l'association, ou induite par l'environnement. Si cette expertise est utile pour s'adresser aux institutions, à la grande distribution ou aux éleveurs, sa vulgarisation est également un atout auprès du grand public dans certaines circonstances. Nous avons vu qu'elle pouvait être un obstacle à la levée de fonds car elle réduit le recours à l'émotion qui est vecteur du don, cependant, le fait de dispenser un discours plus construit et basé sur un raisonnement solide permet de prolonger l'engagement. Or la PMAF, en recherchant un changement d'habitudes de consommation durable, vise à dépasser le simple choc individuel initial. Elle va donc façonner ces dispositifs de sensibilisation en conséquence via des dépliants pédagogiques où bien la mise en œuvre de

[121] TRAINI, *La Cause animale, op cit.* p80
[122] *Ibid.* p80

projets comme la ferme refuge éducative de la Hardonnerie dont l'objectif est de permettre au visiteur de prendre conscience des différents types d'élevages et ainsi d'adapter sa consommation vers plus de respect des animaux lors du cycle de production[123].

Nous avons donc vu que la PMAF se distingue des autres associations de protection des animaux d'élevage en ce qu'elle valorise ces ressources internes en terme d'expertise, ce qui lui permet de porter des thèmes à l'agenda, de se forger une légitimité au sein et hors du champs de la protection animale. Cependant, pour des raisons aussi bien financières que dans un souhait de toucher le public le plus large possible, elle n'a pas encore renoncé totalement à utiliser un registre basé sur les émotions et la sensibilité. Plus étonnant encore, alors que la PMAF est, depuis quelques années, dans une logique positive de valorisation des bonnes pratiques, elle a lancé en juin 2014 une campagne ad hominem contre une grande marque de mayonnaise qui n'utilisait que des œufs de batteries dans la composition de sa gamme de produits et qui refusait tout dialogue avec l'association depuis de nombreuses années. La virulence de cette campagne contraste avec la position habituelle de recherche de compromis de la part de la PMAF et nous amène à nous interroger sur la pertinence de ce clivage entre associations réformistes et abolitionnistes dans la vie quotidienne de ces organisations et au-delà du positionnement théorique fondateur.

[123] Lors de mon stage j'ai eu a réalisé un document de synthèse et une charte de positionnement pour ce projet de ferme refuge éducative. Voir annexe X. Attention, la charte n'a pas encore fait l'objet d'une ratification officielle par le Conseil d'Administration, il ne s'agit donc pour l'instant que d'un document de travail.

Section VI : Les réminiscences de l'abolitionnisme : tentation toujours présente, obligation fonctionnelle ou conception sur le déclin ?

« Les végétariens souvent ne font pas de concessions « c'est là un mode de pensée que nous n'appliquerons jamais à d'autres domaines éthiques. (Imaginez par exemple de toujours ou jamais mentir) »[124]

Comme nous l'avons vu, l'attitude des militants abolitionnistes implique une intransigeance qui laisse peu de place au compromis et peut parfois même mener à un rejet de la position réformiste, y compris lorsqu'elle mène à l'amélioration des conditions de vie des animaux d'élevage. L'avantage pour les organisations abolitionnistes tient dans la clarté du discours tenu et le caractère exemplaire voir irréprochable des militants qui vont personnellement mettre en accord leurs idées et leur mode de vie.

Cependant, force est de constater que tous les végétariens pour les animaux ne sont pas militants dans des associations abolitionnistes. En effet, près de 33% des adhérents et donateurs de la PMAF déclarent être végétariens/liens. D'après le rapport d'opportunité mené par le cabinet d'étude Ethicalia en 2010, le profil type du militant de cette association réformiste est une femme âgée de 30 à 60 ans qui mange des produits d'origine animale issue d'élevages respectueux ou qui n'en mange pas du tout. Ce que nous apprend ce rapport, commandité en interne, et qu'il est intéressant de souligner, est que la plus grande partie des adhérents de la PMAF fait aussi partie d'autres associations de protection animale. Il y a donc une pression concurrentielle relativement forte dans le champ de la protection des animaux d'élevage qui contribue à lisser le clivage abolitionnisme/réformisme.

En effet, si d'après Jonathan SAFRAN FOER l'attitude végétarienne au niveau de l'individu n'admet aucune concession, à l'échelle de son engagement militant, un végétarien peut se retrouver aussi bien dans des valeurs abolitionnistes que réformistes. Ainsi, un végétarien peut l'être pour des raisons antispécistes, tout comme il peut avoir fait ce choix car aucune alternative en terme de bien-être animal ne lui convenait dans l'état actuel de l'industrie agro-alimentaire. Plus complexe encore est l'attitude des végétariens abolitionnistes qui militent dans des associations réformistes en pensant que le monde entier

[124]SAFRAN FOER, *Faut-il manger les animaux?, op cit.* p47

n'étant pas végétarien, un changement progressif passant pas une consommation responsable dans un premier temps serait un moindre mal. C'est sans doute la façon de penser d'une majeure partie des 33% de végétariens composant la PMAF, qui semble juger qu'il soit préférable d'obtenir de petites avancées, quitte à rester dans le schéma actuel de pensée et de production avec ses limites en terme de bien-être animal (idée de réformer le système par l'intérieur) que de prôner une abolition de toute exploitation animale auprès du grand public, ce qui risque d'être contreproductif car perçu comme trop radical par une grande partie de la population.

Cependant, cette base importante de végétariens au sein d'associations réformistes comme la PMAF entraîne des conséquences sur le discours de l'association ainsi que sur les stratégies utilisées. En effet, même s'ils sont souvent qualifiés de « végétariens modérés », car acceptant une approche réformiste incrémentale, cette partie des militants est plus exigeante en terme de revendications que le reste de la base de membres et donateurs. A titre d'exemple, lors de la tenue du stand faisant la promotion du porc sur paille au selon Primevere 2014 de Lyon, nombreuses ont été les personnes végétariennes à venir critiquer l'attitude de la PMAF jugée trop « pro élevage » et consensuelle. Les militants de la PMAF ont donc pu se retrouver dans cette position paradoxale où ils se faisaient attaquer sur leur positionnement et leur valeur vis-à-vis des animaux par des visiteurs végétariens, parfois eux même non-militants pour la cause animale mais jugeant qu'ils faisaient davantage avancer la cause de par leur comportement personnel et leur habitudes alimentaires.

La PMAF est donc révélatrice de l'hétérogénéité de la mouvance de la protection des animaux d'élevage, entre réformisme et abolitionnisme, de part sa base militante. Alors qu'elle a longtemps tenté de concilier les deux attitudes, la PMAF a désormais fait le choix de s'orienter vers un discours davantage consensuel, pro élevage et grand public, quitte à perdre une partie de sa base végétarienne tendance abolitionniste.

On peut expliquer ce choix stratégique par plusieurs facteurs. Tout d'abord, la pression de l'environnement amène les associations à continuellement se réformer pour survivre. Or, face à la pression concurrentielle croissante de jeunes associations attractives auprès des jeunes, telles L214 ou Sea Sheperd, et la création de structures comme l'antenne CIWF France ayant exactement la même ligne idéologique que la PMAF, cette dernière se devait de s'adapter. A l'occasion des vingt ans de l'association en 2014, un plan stratégique de développement a été lancé en interne à grands renfort d'enquêtes et de prospection auprès des

membres et donateurs. Un changement de nom et de logo est également prévu[125] tout comme l'inauguration de la ferme refuge éducative La Hardonnerie, accueillant des animaux issus de situations de maltraitance depuis 2011 mais qui n'est pas actuellement ouverte au public. Derrière le changement de nom et de charte graphique, la PMAF a à cœur de renouveler sa base de membres et donateurs vieillissante et de ne pas se laisser distancer par ces jeunes structures au leader charismatique (Sea Sheperd), aux actions spectaculaires (PETA), ou au design favorisant un sentiment d'appartenance à une cause commune (charte graphique attractive et gamme de produits dérivés de L214). Derrière le lancement de campagnes online, de l'embauche de personnel dédié à la communication (notamment sur les réseaux sociaux), la PMAF souhaite rattraper son retard auprès des jeunes. Enfin, derrière le lancement de la ferme refuge éducative La Hardonnerie, la PMAF désire aussi se distinguer des autres associations de protection des animaux d'élevage en souhaitant faire de ce lieu un espace de sensibilisation au bien-être animal unique en France. En effet, jusqu'à présent il n'existait que des refuges pour animaux en situation de maltraitance, dont la vocation première était de secourir les bêtes voire de les proposer à l'adoption ; ou bien des fermes pédagogiques qui sont de vraies exploitations agricoles dont le but est de produire, et qui, en complément d'activités, ouvrent leur porte aux visiteurs de façon occasionnelle. Si le lancement et la réalisation de la ferme de la PMAF n'est pas sans risque pour l'association et suscite des questions quant à la pérennité et le ratio coût-bénéfice du projet in fine[126], nous pouvons cependant affirmer qu'il s'agit là d'une volonté politique de la part du Conseil d'Administration de moderniser l'association en proposant un outil de sensibilisation du grand public innovant et directement issu d'un projet outre-atlantique. En effet, le lancement de cette ferme refuge éducative a été imaginé par le directeur de l'association, Ghislain ZUCCOLO, suite à sa visite de Farm Sanctuary[127]. L'importation de ce concept américain et sa traduction française montre le désir de la PMAF de se distinguer des autres associations de protection animale en affichant un projet unique. Le but n'est pas ici de sauver le plus d'animaux possible, ni de proposer un modèle de l'élevage exemplaire en terme de bien-être animal, mais bien de faire des bêtes secourues des ambassadrices de leur espèce en vue de la sensibilisation des visiteurs pour une meilleure prise en compte de l'animal dans l'acte

[125] Pour des raisons de confidentialité nous ne pouvons pas ici divulguer le nouveau nom de la PMAF tant que celui-ci n'a pas officiellement été rendu public.
[126] Ce projet a un cout financier important et l'isolement géographique de la ferme entraine des interrogations sur le nombre de personnes susceptibles de la visiter à terme.
[127] Farm Sancturay est une association américaine de protection des animaux d'élevage créée en 1986 qui possède plusieurs fermes refuges. Leur site internet : http://www.farmsanctuary.org/

d'achat. Comme l'indiquait Jonathan SAFRAN FOER « [Les sanctuaires pour les animaux d'élevage] *sont extrêmement bénéfiques, (sur le plan éducatif ils contribuent à éclairer des gens comme moi) et non pratiques dans la mesure où ils ne permettent de sauver et de s'occuper que d'un nombre insignifiant d'animaux* »[128]. L'ouverture au public pour la fin de l'année 2014 fait donc également partie de la volonté de la PMAF de se moderniser en proposant d'autres actions que les traditionnelles campagnes militantes et les pétitions.

Le maintien de l'expertise et de ses actions de plaidoyer et de conseil aux éleveurs, le renouvellement du design vers une charte graphique plus attractive et plus positive, et le lancement de la ferme éducative grand public sont autant d'actions qui permettent à la PMAF de s'adapter à son environnement, mais qui l'ancrent de plus en plus dans le champ des réformistes modérés. A titre d'exemple, voici le paragraphe relatif à la façon de faire passer le message auprès des futurs visiteurs de la ferme de La Hardonnerie issu des entretiens avec le personnel de la PMAF. On peut voir, que, y compris en interne, il existe des divergences sur la radicalité à adopter, ou non, dans la tonalité du discours, que ce soit pour des raisons d'efficacité, d'image, de crédibilité ou de public visé.

« ***La façon de faire passer le message, pierre angulaire du projet***

La manière de faire passer le message est jugée par beaucoup comme un élément clé. Cependant, c'est un sujet délicat qu'il convient de manier avec précaution.

Tout d'abord, la question des films, images et slogans « chocs » est sujet à débat. Certaines personnes interrogées y sont favorables tout en limitant leur recours à un lieu qui ne soit pas accessible aux plus jeunes (comme une salle avec des photos marquantes). Pour d'autres au contraire, La Hardonnerie n'est pas le bon lieu pour présenter ce type d'image. En effet, se voulant un site grand public et convivial, les visiteurs de la ferme éducative ne devraient pas partir avec un sentiment désagréable. Cependant, afin de provoquer un changement dans la manière de consommer et de considérer les animaux d'élevage, les interviewés soulignent qu'il est important qu'ils ne repartent pas indifférents. Dès lors, des alternatives sont évoquées comme le fait de toucher les gens sans jouer sur l'émotion des images mais davantage en reproduisant une ambiance ou bien en avançant des chiffres et arguments scientifiques, ce qui permettra une prise de conscience (certains étant alarmants) tout en transmettant un message plus élaboré aux visiteurs.

[128] SAFRAN FOER, *Faut-il manger des animaux ? op cit.* p76

Le sentiment qui ressort est la volonté d'être positif et de proposer des alternatives. Le but ici est alors davantage de montrer l'existence d'élevages plus respectueux du bien-être animal que de faire culpabiliser les gens sur leurs modes de consommation actuels.

Quant à la position de l'association et l'aspect fortement militant et proactif de La Hardonnerie, il n'est pas exempt de discussion. Pour certains, cet aspect n'est pas à renier et il est très important de dénoncer les pratiques d'élevage industriel et de promouvoir activement celles jugées meilleures. D'après les personnes interrogées, le message doit être le plus lisible possible afin d'orienter clairement les visiteurs sur ce qui tient des bonnes et des mauvaises pratiques en terme d'élevage. Cependant, certaines réserves sont émises relatives à l'aspect trop militant et engagé de la façon de faire passer le message sur le site de La Hardonnerie.

Tout d'abord, le risque d'inefficacité est évoqué. En effet, si la pédagogie est trop orientée, le risque est que le visiteur soit passif devant les messages reçus. Or, il est jugé plus efficace que les personnes se forgent elles-même leur propre opinion face à la réalité des modes d'élevage dans l'optique de garantir un changement de pratique de consommation plus durable. En effet, ce sera le visiteur qui aura fait la démarche de lui-même grâce à l'information reçue plutôt que d'être la cible passive d'un matraquage trop militant.

De plus, stigmatiser avec trop de véhémence certaines pratiques d'élevage ou de consommation peut entraîner un effet pervers voir contreproductif. En effet, la plupart des visiteurs ignorent la réalité de l'élevage et peuvent culpabiliser à l'idée de consommer des produits non respectueux du bien-être animal. Or, si la plupart des personnes interrogées désirent provoquer un changement dans la façon de considérer les animaux et la manière de consommer les produits d'origine animale, l'idée d'acculer et de stigmatiser le visiteur/consommateur est unanimement rejeté. Le côté trop radical, voire trop « végétarien », pourrait être perçu comme sectaire et provoquer un sentiment de malaise qui n'est pas souhaité par les interviewés dans le cadre de la ferme.

L'aspect militant peut en effet nuire à la crédibilité du message. C'est pourquoi certaines personnes interrogées mettent l'accent sur l'importance de vulgariser les études scientifiques et éthologiques afin d'objectiver le message transmis.

Ce qui semble se détacher des entretiens menées avec le personnel et la direction de l'association ainsi qu'avec le panel de donateurs et bénévoles est de dire la réalité telle qu'elle est, faire un exposé des faits sans masquer la dureté de certaines pratiques mais sans

exagération. Le but ici n'est pas de choquer mais de faire réfléchir. Comment le faire ? Certaines personnes préconisent deux méthodes pour faire passer le même message : l'une plus « douce » pour les enfants, avec l'emploi d'illustrations et de mots simples et moins choquants ; l'une sans complaisance à destination des adultes et qui peut se fonder sur des documents plus sensibles. La limite évoquée à la quasi-unanimité est celle de la véracité. Il n'est pas jugé souhaitable de montrer des cas isolés particulièrement choquants ou des situations non représentatives. En bref, montrer la réalité quotidienne des élevages industriels sans insister sur des faits particulièrement sanglants ni sur l'acte d'abattage par exemple puisque le visiteur ne peut pas agir sur cet aspect à titre individuel.

Enfin, la plupart des personnes interrogées adoptent un raisonnement en deux temps afin de faire passer le message sans ton moralisateur ou culpabilisant pour le visiteur. Dans un premier temps, sur les supports pédagogiques présents au niveau des enclos, il serait souhaitable que le public ait accès à une information relativement « neutre » dans le sens où les supports présenteraient les besoins des animaux et, en parallèle, disposeraient d'informations sur les élevages actuels et le traitement de ces animaux dans chaque type d'élevage. Ces deux éléments étant mis en relation directement, le public prendrait donc conscience par lui-même de la réalité des élevages industriels et de l'existence des alternatives. Le visiteur pourrait donc se forger sa propre opinion en fonction des différents éléments mis à disposition au sein du corps de ferme. Dans un second temps, au niveau de la boutique, il est jugé intéressant de prévoir un espace consommation responsable avec les dépliants de l'association sur les différents modes d'élevage et l'adoption d'un discours plus explicite et militant. Cette partie du parcours serait donc plus proactive et orientée sur les différentes pratiques de consommation. Dans cet espace, l'association serait davantage présente que sur le reste de la visite, voir éventuellement avec un discours plus directif indiquant ce que la PMAF recommande et ce qu'elle dénonce. Encore une fois, dans cette démarche, la volonté des personnes interrogées est que l'association reste positive et présente les alternatives afin que les visiteurs repartent de la ferme en ayant l'impression d'avoir appris quelque chose de constructif pouvant entraîner un changement dans leur propre mode de consommation sans s'être sentis mal à l'aise.

L'un des moyens de faire passer le message de consommation responsable et de respect du vivant sans choquer est de s'appuyer sur l'histoire personnelle de certains animaux présents à la ferme. Sans forcément faire appel à la compassion du visiteur et

réduire le message à la seule histoire personnelle de tel ou tel animal, il semble judicieux que quelques cas représentatifs soient choisis et expliqués au public. Les avantages sont nombreux : que le public perçoive l'animal comme un individu capable de souffrance et ayant son propre parcours mais également la possibilité de faire d'un animal l'ambassadeur de toute son espèce. Les personnes interrogées sont donc favorables à ce que ce type d'information soit largement diffusé en se focalisant sur les animaux les plus emblématiques. Pour elle, permettre aux visiteurs de connaître ces histoires à une vertu pédagogique importante, parfois même davantage que des chiffres ou l'exposition de faits jugés moins dynamiques et chaleureux »[129].

Malgré la tradition réformiste de la PMAF, et le souhait, réitéré une nouvelle fois dans la politique de modernisation actuelle, de changer les choses petits à petits selon une méthode consensuelle ; on peut constater qu'il existe des résistances y compris en interne, à cette orientation. Si la plupart du personnel n'est pas végétarien et ne souhaite pas participer à la promotion d'une ligne antispéciste, il n'en reste pas moins précautionneux lorsqu'il s'agit du sujet de la viande. Le sentier de dépendance –ou path dependancy- contribue à l'explication de la permanence de cette attitude. En effet, un tiers de la base des membres et donateurs de la PMAF sont des végétariens, et si ces derniers sont jugés plus modérés, il est probable qu'ils ne supportent pas une attitude ouvertement pro-élevage.

De plus, la position de la PMAF cherchant l'adoption d'une consommation responsable, quoi qu'intéressante pour le grand public car plus modéré et moins stigmatisant, est difficile à tenir. En effet, paradoxalement il semble plus compliqué pour un omnivore consciencieux de manger à l'extérieur que pour un végétarien dont le positionnement est clair. Ainsi, alors que ce dernier refusera tout produit animal, l'omnivore consciencieux ne connaitra pas l'origine des produits cuisinés, s'ils proviennent d'une exploitation respectueuse ou non du bien-être animal ce qui, in fine, nuit, comme l'indiquait Jonathan SAFRAN FOER à la « *camaraderie de table* »[130]. De plus, ce discours sur la consommation responsable peut paraitre élitiste dans le sens où la plupart des animaux élevés en plein air, ou dans des conditions répondant à leurs besoins naturels, sont issus d'élevages sous signe de qualité ou d'agriculture biologique et donc plus cher à l'achat.

[129] Ce paragraphe est extrait de la note de synthèse relatif au positionnement du « produit » Hardonnerie réalisée suite à l'entretien des 19 salariés de l'association, la direction (six membres du Conseil d'Administration) et un panel de 7 membres et bénévoles. De ce document est issu la charte reproduite en annexe X.
[130] SAFRAN FOER, *Faut-il manger des animaux ? Op cit.*

La tentation abolitionniste n'existe donc pas en tant que telle pour la PMAF sur le plan idéologique : la PMAF est résolument réformiste et ses changements de politique et d'image récents ne font que confirmer cette tendance. Cependant, pour des facteurs pragmatiques et dans le souhait de conserver sa base militante antispéciste, elle conserve certaines pratiques à l'apparence abolitionniste. Nous pouvons prendre l'exemple de la vente de produits carnés dans la future boutique de la ferme refuge éducative de La Hardonnerie. La ligne politique de l'association voudrait qu'il y ait possibilité, pour les visiteurs, d'acheter des produits issus d'élevage respectueux du bien-être animal. Si la décision officiellement n'est actuellement pas définitivement prise, il semble que l'on s'oriente plutôt vers une absence de ce type de produits dans l'espace de vente, du moins dans un premier temps. Si les raisons tiennent davantage à la logistique (gestion des stocks) et au faible intérêt en termes de ressources financières que la vente de produits carnés apporterait, force est de constater que certaines personnes interrogées au sein de l'association sont « soulagées » de ne pas voir de pâtés ou autres saucissons en boutique, ce qui aurait pu choquer les militants et les visiteurs.

Ainsi, dans une volonté de concilier communication grand public et bonne entente avec les associations abolitionnistes, les structures réformistes comme la PMAF peuvent rentrer en dissonance avec leur ligne politique sur certains points, non pour des raisons éthiques mais davantage pragmatiques, ce qui contribue au lissage du clivage abolitionnisme versus réformisme dans les faits.

Conclusion

« Tout clou qui dépasse doit être enfoncé », Proverbe japonais

Au terme de cette étude, plusieurs faits s'imposent à nous qui semblent expliquer l'hétérogénéité des structures collectives luttant pour la cause des animaux d'élevage. La première d'entre elle est le clivage entre organisations abolitionnistes, refusant toute forme d'exploitation animale, et les associations réformistes, partisanes d'un changement dans les modes d'élevage conventionnels vers une meilleure prise en compte du bien-être animal. Il n'y aurait donc pas un mouvement de protection des animaux d'élevage, mais deux mouvances distinctes, une luttant « contre » (les formes d'exploitation) et une luttant « pour » (des changements en faveur des animaux de consommation).

De cette scission nait des formes d'organisations collectives et des choix opérationnels différents. Moins aptes au compromis, les tenants de l'antispécisme vont opter pour des stratégies de mise à l'agenda basées sur la scandalisation et seront plus enclines à adopter un comportement de « justicier » tandis que les associations réformistes seront plus à même de se baser sur le registre démopédique et de l'expertise. Il est ainsi utile de rappeler que les structures les plus institutionnalisées dans le monde de la protection animale sont les associations réformistes qui s'adaptent au discours dominant et tentent de le modifier à la marge via une méthode incrémentale. Cette institutionnalisation de la mouvance réformiste amène certaines structures à se détacher d'une partie de sa base militante antispéciste, voir à faire le choix du seul plaidoyer institutionnel en rejetant toute action envers le grand public (c'est par exemple le cas de l'OABA). Les associations, comme la PMAF, qui tentent de concilier sensibilisation du grand public et réformes « top down » via la promotion auprès des instances décisionnaires, de la grande distribution et des éleveurs, d'une meilleure considération des animaux d'élevage dans le système de production actuel, se heurtent à des difficultés. Elles ont alors pour obligation de modérer leur discours grand public afin de ne pas nuire à leurs actions de plaidoyer.

Cependant, si la compréhension de ce clivage est indispensable pour comprendre l'hétérogénéité des mouvements de protection des animaux d'élevage voir même les tensions

qui existent entre structures, il convient de noter que, dans les faits, ces associations peuvent avoir des points communs.

Tout d'abord, il existe un continuum dans la base militante. En effet, il n'est pas rare de voir des individus militer aussi bien dans des associations réformistes qu'abolitionnistes. Le sentiment d'appartenance semble donc se faire davantage dans une logique de lutte pour les animaux d'élevage de manière générale que sur la distinction appartenance au groupe abolitionniste-antispéciste versus réformiste-en faveur d'une amélioration des conditions d'élevage. Le « nous » défenseur des animaux, versus « eux » grand public à éduquer à la cause, parait donc pertinent afin d'expliquer les ressorts de l'engagement militant et le phénomène d'adhésion multiple de la part d'un seul individu qui milite ainsi au sein de structures se situant de part et d'autre du clivage scindant la protection des animaux d'élevage en deux.

Dès lors, la proximité entre militants tend à réduire, dans les faits, la force du clivage théorique et des modalités d'actions qui en découlent. Il est donc repandu, sur le terrain, de voir des associations réformistes et abolitionnistes militer côte à côte pour une cause commune. Les modalités d'actions collectives sont, par ailleurs, relativement similaires et communes aux Nouveaux Mouvements Sociaux, même si, encore une fois, certaines structures vont avoir davantage recours à la scandalisation alors que d'autres privilégieront l'expertise. Si les structures les plus radicales sont réticentes à le faire, pour des exigences pragmatiques, la plupart des associations de protection des animaux d'élevage sont contraintes à collaborer pour faire avancer la cause et pour survivre. Ces contraintes internes sont liées aux ressources limitées dont disposent les associations de protection animale, qui vont donc reprendre à leur compte des études menées par d'autres structures par exemple. De plus, la tendance générale de professionnalisation des organisations touche également le domaine de la protection animale et amène certaines structures abolitionnistes à adopter une image (design, discours choisi) plus lisse et conventionnelle qui donne une impression de relative proximité avec les associations réformistes.

Nous pouvons cependant affirmer que les partisans de la libération animale sont résolument et délibérément isolés et refusent tout compromis et alliance avec le reste des structures militant dans le champ des animaux d'élevage. Pour le reste, la situation est plus complexe et même si les tensions sont importantes entre structures abolitionnistes et réformistes, des ponts existent. Il semble ainsi que l'hétérogénéité du mouvement est en partie

due au fait que chaque organisation tente de concilier réaction affective des militants, réflexion discursive et mise en œuvre pragmatique ce qui provoque des alliances ponctuelles sur certaines campagnes et une opposition véhémente sur d'autres points.

BIBLIOGRAPHIE

Sur les mouvements sociaux et les mobilisations collectives

KALBERG Stephen, « La sociologie des émotions de Max Weber », *Revue du MAUSS*, 2012/2 n° 40, p. 285-299. DOI : 10.3917/rdm.040.0285

LEFRANC Sandrine, SOMMIER Isabelle, *« Conclusion. Les émotions et la sociologie des mouvements sociaux »*, in Christophe Traïni , Émotions... Mobilisation ! Presses de Sciences Po « Académique», 2009 p. 273-293.

SOMMIER Isabelle, « *9. Les états affectifs ou la dimension affectuelle des mouvements sociaux »*, in Éric Agrikoliansky *et al.*, Penser les mouvements sociaux La Découverte « Recherches », 2010 p. 185-202.

TRAINI Christophe, *« Chapitre 9 / L'enfance et les sensibilités primordiales de la lutte pour la protection animale»*, in Anne Muxel , La politique au fil de l'âge Presses de Sciences Po « Académique», 2011 p. 213-228.

TRAINI Christophe et SIMEANT Johanna, « *Introduction. Pourquoi et comment sensibiliser à la cause?*», in Christophe Traïni , Émotions... Mobilisation ! Presses de Sciences Po «Académique», 2009 p. 11-34.

Sur les mouvements de défense animale

BURGAT Florence, « La Mouvance animalière. Des « petites dames de la protection animale ». a la constitution d'un mouvement qui dérange », *Pouvoirs*, 2009/4, n131, p73-84

DIGARD Jean-Pierre, « Raisons et déraisons. Des revendications animalitaires » Essai de lecture anthropologique et politique, *Pouvoirs*, 2009/4 n° 131, p. 97-111. DOI : 10.3917/pouv.131.0097

DIGARD Jean-Pierre, *L'homme et les animaux domestiques anthropologie d'une passion,* Paris, Fayard, 1990, 320p

DESPRET V, LEFEBVRE L, LESTEL D, Ce que nous apprennent les animaux, Paris, in *Esprit*, DL 2010, pages 112 à 164

DUBREUIL Catherine-Marie, « L'antispécisme, un mouvement de libération animale », *Ethnologie française* 1/ 2009 (Vol. 39), p. 117-122 URL : www.cairn.info/revue-ethnologie-francaise-2009-1-page-117.htm. DOI : 10.3917/ethn.091.0117

DUBREUIL Catherine-Marie, *Libération animale et végétarisation du monde, Ethnologie de l'antispécisme français,* Paris, Editions du comité des travaux historiques et scientifiques, 2013, 223p

DUPONT Frédéric, REUS Estiva, « Qui sont les nouveaux végétariens ? –Sociologie et végétarisme », *Cahiers antispécistes*, numéro 35, 03/01/2012 [en ligne], 18p

LIZET B, RAVIS-GIORDANI G (dir), *Des Bêtes et des hommes, le rapport à l'animal : un jeu sur la distance*, Paris, Editions du Comité des Travaux historiques et scientifiques, 1995, 370p

TRAINI Christophe, « Entre dégoût et indignation morale » Sociogenèse d'une pratique militante, *Revue française de science politique*, 2012/4 Vol. 62, p. 559-581. DOI : 10.3917/rfsp.624.0559

TRAÏNI Christophe, *La Cause animale, 1820-1980, essai de sociologie historique,* Paris, PUF, 2011, 233p

TRAÏNI Christophe, « Les émotions de la cause animale » Histoires affectives et travail militant, *Politix*, 2011/1 n° 93, p. 69-92. DOI : 10.3917/pox.093.0069

UTRIA Enrique, « Du radicalisme à l'extrémisme animalier », *Pouvoirs*, 2009/4 n° 131, p. 85-96. DOI : 10.3917/pouv.131.0085

Sur la philosophie/éthique animale

BELLIVIER F, BURGAT F, DESMOULIN-CASELIER S, DESPRET V, DIGARD JP, DUBOS O MARGUENAUD JP, DE FONTENAY E, HARDOUIN-FUGIER E, PAULIAT Hongrie, UTRIA E, WOLFF F, Les Animaux, in *Pouvoir*, Seuil, 2009, 202p

CYRULNIK Boris, FONTENAY Elisabeth de, SINGER Peter, *Les Animaux aussi ont des droits*, Paris, Seuil, 2013, 261p

DARDENNE Emilie, *Portrait d'Henry Stephens Salt penseur et militant aux engagements multiples*, Cahiers antispécistes, [en ligne] consulté le 14/07/2014, http://www.cahiers-antispecistes.org/spip.php?article263

DE FONTENAY Elisabeth (entretien avec), « L'Homme et l'animal : anthropocentrisme, altérité et abaissement de l'animal », *Pouvoirs*, 2009/4 n° 131, p. 19-27. DOI : 10.3917/pouv.131.0019

DESAULNIERS Elise, *Les vrais mâles préfèrent la viande – Convergences du féminisme et de l'antispécisme,* [en ligne] consulté le 06/07/2014, http://francoisestereo.com/les-vrais-males-preferent-la-viande-convergences-du-feminisme-et-de-lantispecisme-1/

GONTIER Thierry, *La question animale, les origines du débat moderne,* Paris, Hermann philosophie, 2011,242p

JEANGENE VILMER Jean-Baptiste, *Anthologie d'éthique animale,* Paris, PUF, 2011, 403p

JEANGENE VILMER Jean-Baptiste, *Ethique animale,* Paris, PUF Ethique et philosophie morale, 2008, 304p

LAUGIER Sandra (dir), *Tous vulnérables ? Le care, les animaux et l'environnement,* Orne, Petite bibliothèque Payot, 2012, 310p

PORCHER Jocelyne, « L'Esprit du don : archaïsme ou modernité de l'élevage ? Elevage pour une réflexion sur la place des animaux d'élevage dans le lien social », *Revue du MAUSS,* 2002 no 20, p 245-262. DOI : 10.3917/rdm.020.0245

REMY Catherine, « Tuer sans émotion ? » Réflexions sur la mise à mort des animaux à l'abattoir, *Critique*, 2009/8 n° 747-748, p. 691-701.

REUS Estiva, « Le paradoxe de la viande – Comment peut-on ne pas être végétarien ? », Cahiers antispécistes n°35, consulté le 21/07/2014, [en ligne], 2012, http://www.cahiers-antispecistes.org/spip.php?article417

SAFRAN FOER Jonathan, *Faut-il manger les animaux ?*, éditions de l'Olivier, 2011, 362p

SUZINEAU René, *Clés pour le végétarisme,* Vichy, éditions Decaunes, 1976, 212p

ZOLA Emile, « L'amour des bêtes », *Le Figaro,* 24 mars 1896, in *Nouvelle campagne* [1896], Paris, Bibliothèque-Charpenthier, 1897, p. 85-97

Sur l'animal dans le droit

BELLIVIER Florence, « Protection des animaux et universalisme des droits de l'homme : une incompatibilité de principe ? », *Pouvoirs*, 2009/4 n° 131, p. 127-134. DOI : 10.3917/pouv.131.0127

DUBOS Olivier et MARGUENARD Jean-Pierre, « La protection internationale et européenne des animaux », *Pouvoirs*, 2009/4 n° 131, p. 113-126. DOI : 10.3917/pouv.131.0113

WOLFF Francis, « Des conséquences juridiques et morales de l'inexistence de l'animal », *Pouvoirs*, 2009/4 n° 131, p. 135-147. DOI : 10.3917/pouv.131.0135

Actualités de la protection animale

AFP, « Les députés valident le changement de statut des animaux », 15/04/2014, [en ligne], consulté le 10/07/2014 in Libération.fr, http://www.liberation.fr/societe/2014/04/15/le-statut-des-animaux-progresse-dans-le-code-civil_997893

Estivales de la question animale, [en ligne] consulté le 06/07/2014, http://www.question-animale.org/fra/estivales-2014

LAPLACE Manon, « Viande : 10 chiffres chocs que vous ignorez surement », [en ligne], consulté le 10/07/2014 in Bioalaune.com, http://www.bioalaune.com/fr/actualite-bio/12461/viande-10-chiffres-chocs-vous-ignorez-surement

Stopgavage.com « Foie gras : scandale dans les palaces parisiens », [en ligne], consulté le 27/07/2014, 2013 in http://www.stopgavage.com/foie-gras-grands-chefs

Sites d'associations de protection des animaux et groupements associés

30 millions d'amis: http://www.30millionsdamis.fr/

Animal cross: http://www.animal-cross.org/

Animal Liberation Front : http://www.animalliberationfront.com/

Association Stephane Lamart: http://www.associationstephanelamart.com/

Association Végétarienne de France : http://www.vegetarisme.fr/

Association Végétarienne et végétalienne d'InformationS: http://avis.free.fr/Accueil.htm

Compassion In World Farming France : http://www.ciwf.fr/

Fondation Brigitte Bardot: http://www.fondationbrigittebardot.fr/

Graal (Groupement de Réflexion et d'Action pour l'AnimaL) http://www.graal-defenseanimale.org/elevage.html

Gaïa: http://www.gaia.be/fr/

Insolente veggie : http://www.insolente-veggie.com/

International campaign: http://www.international-campaigns.org/

Jeudi veggie http://www.jeudi-veggie.fr/

L214: http://www.l214.com/

One Voice: http://www.one-voice.fr/

OABA, http://www.oaba.fr/pdf/AG2014_complet_web.pdf (rapport annuel)

Protection Mondiale des Animaux de Ferme: http://www.pmaf.org/

PETA France : http://www.petafrance.com/

Rescue: http://www.rescue-forum.com

Société Protectrice des Animaux : http://www.spa.asso.fr/

Sea Sheperd: http://www.seashepherd.fr/

Veggie pride: http://www.veggiepride.org/